

JEANNIC-LE-BRETON,

OU

LE GÉRANT RESPONSABLE,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. EUGÈNE BOURGEOIS,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le samedi 27 novembre 1841.

DISTRIBUTION :

LE COMTE DE SAINT-BREHAT.....	M. FERRIN.
LE CHEVALIER D'HORLIAC.....	M. E. GRALLY.
FABIEN.....	M. CLARENCE..
JEANNIC MAUCLERC (appelé JEANNIC-LE-CHOUAN).....	M. BOCAGE.
HERVÉ, paysan breton.....	M. DUBOIS.
LE RECTEUR.....	M. MARIUS.
LA COMTESSE DE SAINT-BREHAT.....	M ^{me} MENIER.
MARIE MAUCLERC, fille de Jeannic.....	M ^{lle} VALÉRIE KLOTE.
MARGUERITE, vieille nourrice de Marie.....	M ^{me} DUBOIS.

La scène se passe en 1798, sous le Directoire; le premier et le deuxième acte, en Bretagne; les troisième, quatrième et cinquième, à Paris.

ACTE I.

Le théâtre représente une chaumière. — Deux portes latérales; l'une, à gauche, conduisant à la chambre de Marguerite; l'autre, à l'extérieur. Au fond, une fenêtre qui donne sur la forêt; une porte, celle de la chambre de Marie. Une grande cheminée à droite de la porte de Marguerite.

SCÈNE I.

MARGUERITE, seule et filant; puis MARIE et LA COMTESSE DE SAINT-BREHAT.

MARGUERITE, filant et chantant.

PREMIER COUPLET.

Ce matin, la brise était douce,
Et le pêcheur partit joyeux;
Mais ce soir le flot se courrouce,
Et l'éclair sillonne les cieux.

Pleure, pleure, femme bretonne!
Pour toutes les larmes du cœur,
Il est un soleil qui rayonne :
C'est la clémence du Seigneur.

DEUXIÈME COUPLET.

Le vent ne roule plus l'orage,
Le ciel a repris son azur;
Et la barque, vers le rivage,
Glisse sur un flot calme et pur.

Chante, chante, femme bretonne,
Mais un hymne plein de ferveur,
Car pour le bonheur qu'il te donne,
Un seul chant suffit au Seigneur.

Oh! mon Dieu! pardon, c'est vous, M^{me} la Comtesse... Je ne vous avais pas entendue.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas de mal, ma bonne Marguerite.

MARIE.

Bonjour, Marguerite.

MARGUERITE.

Bonjour, M^{lle} Marie. Vous permettez que je l'embrasse, M^{me} la Comtesse?

LA COMTESSE.

Comment donc?

MARGUERITE.

Vous en avez fait une grande demoiselle, M^{me} la Comtesse... A force de vivre dans le château, on oublie bien facilement la chaumière.

MARIE.

Ce n'est pas pour moi, ma bonne Marguerite, je l'espère, que tu dis cela?

MARGUERITE.

Oh! non! car vous êtes toujours ma bonne petite Marie que j'ai nourrie de mon lait; une nourrice, dans tous les pays, c'est presque une mère!

LA COMTESSE, à deux domestiques qui apportent un panier de provisions. Le panier contient un déjeuner de chasseurs, quelques bouteilles de vin de Bordeaux, un pâté, des poulets froids, des fruits.

Déposez cela, ici... Bien... Maintenant, tirez cette table et préparez-la... Il va être bientôt cinq heures, et le rendez-vous est pour cinq heures et demie.

MARGUERITE.

M^{me} la Comtesse a-t-elle besoin de mes petits services?

LA COMTESSE.

Non, merci.

MARGUERITE.

Sans indiscretion, M^{lle} Marie, qu'y a-t-il donc?

MARIE.

Il y a que M. le comte de Saint-Brehat, M. d'Iloriac et M. Fabien sont en chasse, qu'ils doivent venir de ce côté, et qu'ils ont pris rendez-vous pour faire, ici, une halte de chasse.

MARGUERITE.

Ah! voilà, voilà.

LA COMTESSE.

Où, ma bonne Marguerite, voilà pourquoi nous vous dérangeons au milieu de vos occupations et de vos ballades; voilà pourquoi nous venons mettre tout sens dessus dessous dans votre domicile.

MARGUERITE.

Oh! M^{me} la Comtesse sait bien qu'ici elle peut faire et défaire... la maison est à elle... c'est comme le cœur de ceux qui l'habitent. Je n'ai donc qu'un regret, c'est que notre maître ne soit pas là pour lui en faire les honneurs... Mais à son défaut, voilà sa fille.

LA COMTESSE.

Et vous n'avez point reçu des nouvelles de Jeannic.

MARGUERITE.

Non, M^{me} la Comtesse, pas en core... mais ça ne peut pas tarder: cette nuit, j'ai rêvé baroque, ce qui veut dire retour.

SCENE II.

LES MÊMES, UN PAYSAN.

LE PAYSAN, à un domestique en livrée.

Pardon, M. l'Officier; n'est-ce point ici la maison de Jeannic-le-Chouan?

MARIE.

Où, mon ami. Cette lettre serait-elle de lui?

LE PAYSAN.

C'est-à-dire, elle est de lui sans être de lui, parce que Jeannic, il manie un peu bien la ramme, et gentiment la carabine; mais la plume, c'est autre chose, vous savez, ça ne le connaît pas; il signe son nom, voilà tout, et quand nous voyons son nom au bas d'un chiffon de papier, dame! on demande où faut-il aller se faire tuer? et puis c'est fini.

MARIE.

Où, mon ami, je sais cela; je sais que vous aimez tous mon père comme si vous étiez véritablement ses enfants; mais cette lettre est pour moi, sans doute; donnez-la-moi, je vous prie. J'ai une grande impatience d'avoir de ses nouvelles.

LE PAYSAN, retirant sa main.

Pardon! ah! vous êtes sa fille... pardon!... Moi, c'est que je vous prenais pour une demoiselle du château... Comment vous appelez-vous, alors, sans vous commander, Mademoiselle?

MARIE.

Je m'appelle Marie.

LE PAYSAN.

C'est bien cela... Ah! vous vous appelez Marie... Alors, vous devez porter au cou, suspendue à un velours noir, une petite croix d'or avec une fleur de lys à chaque pointe...

MARIE, montrant une croix qui, outre les fleurs de lys, est ornée de quatre petits diamans.

C'est celle de ma mère; la voilà.

LE PAYSAN.

A vous, cette lettre, Mademoiselle; elle est écrite par ce bon curé de Saint-Laud; il n'y a que la signature qui est de votre père.

MARIE, baisant la signature.

Oh! je la reconnais! je la reconnais!..

LE PAYSAN.

Allons, vous êtes bien sa fille... et voilà un baiser qui est encore plus sûr que la croix d'or.

MARGUERITE.

Voyons, voyons ce qu'il dit, ce cher M. Jeannic...

MARIE, à la comtesse, qui s'éloigne par discrétion.

Oh! restez, M^{me} la Comtesse; nous n'avons pas de secret pour vous, vous le savez. « 31 août 1798... »

LE PAYSAN, qui s'est éloigné, revenant.

31 août, hein! vous l'entendez, j'espère... ce n'est pas lui qui débaptisera jamais ces pauvres mois qui n'ont rien fait au bon Dieu, pour les appeler messidor, fructidor, vendémiaire... Non, lui, 31 août, à la bonne heure, on sait que c'est la veille du 1^{er} septembre.

MARIE, lisant.

« Ma chère Marie, je viens de faire une longue tournée par toute la Bretagne. Je suis enfin arrivé hier chez le bon curé de Saint-Laud, qui veut bien te donner de mes nouvelles: Je

« pars ce soir, et dans trois jours, j'espère, je t'embrasserai, car j'irai presque aussi vite que le messager qui te remettra cette lettre. » Mon père! mon bon père! je vais donc le revoir!...
 « Présente tous mes respects à M. le Comte et à M^{me} la Comtesse, et n'oublie pas de prier matin et soir pour eux, afin que Dieu les récompense de toutes les bontés qu'ils ont eues pour toi. »

LA COMTESSE.

Bon Jeannic!

MARIE, continuant.

« N'oublie pas le brave garçon qui t'apportera cette lettre, et dis-lui d'attendre mon retour. » Oh! mon Dieu! c'est vrai; et moi qui ne vous ai encore rien offert, mon ami, à vous, qui devez être si fatigué...

LA COMTESSE.

Attendez, attendez...

(Elle dit quelques mots à un des domestiques, qui apporte sur une seconde petite table une bouteille de vin de Bordeaux et un poulet froid.)

MARIE.

Merci, M^{me} la Comtesse... vous êtes bonne, éternellement bonne!

LA COMTESSE, embrassant Marie au front.

Allons donc, enfant que tu es! ne vas-tu pas me remercier pour cela?

MARIE.

Non; mais je vous prie de m'excuser si je vous quitte un instant.

LA COMTESSE.

Et où vas-tu?

MARIE.

Mon père, comme il me le dit dans cette lettre, revient d'un moment à l'autre, et je voudrais qu'il me retrouvât avec mon costume breton; je sais que cela lui ferait plaisir.

LA COMTESSE.

Coquette!

MARIE.

Comment, coquette?

LA COMTESSE.

Est-ce bien pour notre père seul que nous mettons aujourd'hui ce costume qui nous va si bien, dites?

MARIE, embarrassée.

Et pour qui voulez-vous que ce soit?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas pour un de nos chasseurs?

MARIE.

Oh! quelle idée! Oh! si vous croyez cela!

LA COMTESSE.

Non pas, je ne crois rien; et la preuve, c'est que je veux t'aider à te faire belle.

MARIE.

Vous, M^{me} la Comtesse?

LA COMTESSE.

Est-ce la première fois? Allons, viens!

MARGUERITE.

M^{me} la Comtesse a-t-elle besoin de moi?

LA COMTESSE.

Non, Marguerite, restez et faites les honneurs de la maison au messager de votre maître.

MARIE.

Bon appétit, mon ami... Comment vous appelez-vous?

LE PAYSAN.

Hervé, pour vous servir, Mademoiselle.

MARIE.

Eh bien! bon appétit, Hervé; et n'oubliez pas de boire à la santé de mon père.

HERVÉ.

Bon, il ne manquerait plus que cela, que je l'oublie!

(Les deux femmes sortent par la porte du fond, qui donne dans la chambre de Marie.)

SCÈNE III.

MARGUERITE, HERVÉ, UN DOMESTIQUE.

HERVÉ, s'asseyant à la table.

Les voilà parties, tant mieux!

MARGUERITE.

Et pourquoi cela?

HERVÉ.

C'est qu'il me semble que je n'aurais jamais osé manger devant elles. (Regardant le domestique qui se tient derrière lui, une serviette sous le bras et une assiette à la main, et faisant signe à Marguerite, puis se levant et allant à elle.) Dites donc, la mère, est-ce que ce grand monsieur va rester long-temps comme cela?

MARGUERITE.

Il attend pour vous servir.

HERVÉ.

Comment! il attend pour me servir?

MARGUERITE.

Eh! oui, ce n'est pas un monsieur, c'est un domestique.

HERVÉ.

Un domestique! Tiens, moi je le prenais pour un colonel, avec tout son or... Oh! bien, alors, si c'est un domestique, c'est égal; tenez, la mère, j'aimerais mieux qu'il n'y fût pas, moi... j'ai l'habitude de me servir seul... Quand on me regarde manger, cela me gêne... et, parole d'honneur, je resterais sur mon appétit.

MARGUERITE.

Eh bien! mais, dites-lui de s'en aller.

HERVÉ, faisant un pas vers le domestique, puis revenant.

Oh! oh! je n'ose pas!

MARGUERITE, au domestique.

Mon ami, ce brave garçon n'a pas besoin de vos services... Il vous remercie; vous pouvez aller rejoindre votre camarade, en attendant M. le Comte.

HERVÉ.

Il obéit tout de même!.. Mais c'est drôle, qu'on obéisse comme ça à une pauvre femme comme vous, quand on a un si bel habit... Le voilà parti, bonsoir!

MARGUERITE.

Et moi, est-ce que je vous gêne?

HERVÉ, se mettant à table.

Oh! vous, non... vous êtes une paysanne comme je suis un paysan. (Prenant un petit croûton de pain qu'a coupé d'avance le domestique.) Qu'est-ce que c'est que cela?

MARGUERITE.

Vous le voyez bien... c'est un morceau de pain.

HERVÉ.
Pour qui ?

MARGUERITE.
Pour vous.

HERVÉ.
Pour moi ? Ah bien ! en voilà un drôle de morceau de pain, pour moi !

MARGUERITE.
Tenez, coupez vous-même.

HERVÉ, coupant le tiers du pain.
A la bonne heure. (Lui donnant l'autre morceau de pain.) Ça c'est pour vos moineaux... Dites donc, la mère, comment se fait-il que M^{lle} Marie, qui n'est que la fille de Jeannic... un simple pêcheur... soit habillée comme une demoiselle...

MARGUERITE.
Oh ! ça, c'est une histoire.

HERVÉ.
Qui peut se raconter ?

MARGUERITE.
Sans doute.

HERVÉ.
Eh bien ! la mère, puisque vous ne faites rien... racontez pendant que je mange... il n'y aura pas de temps de perdu.

MARGUERITE.
Volontiers. Vous savez que le comte actuel de Saint-Brehat n'est pas un vrai comte ?

HERVÉ.
Non ; je ne sais pas, moi... Alors, si ce n'est pas un vrai comte, pourquoi ne l'appelle-t-on pas Monsieur tout court ?

MARGUERITE.
Parce qu'ils ont arrangé cela avec des papiers du feu roi Louis XVI.

HERVÉ.
Ah !

MARGUERITE.
Oui, il y avait un vieux comte de Saint-Brehat, le vrai, mais qui était ruiné.

HERVÉ.
Pauvre homme !

MARGUERITE.
De sorte que sa femme étant morte, et voyant qu'il n'y avait plus moyen de maintenir son rang et de faire figure, il en devint tout triste.

HERVÉ.
Tiens, pourquoi qu'il ne travaillait pas?... Oh, qu'est-ce que je dis là, moi?... Un comte ! ça ne peut pas travailler, c'est juste.

MARGUERITE.
Mais si triste, que notre recteur disait toujours, en secouant la tête : « Hum ! hum ! ça finira mal, ça finira mal... »

HERVÉ.
Voyez-vous !

MARGUERITE.
Il ne se trompait pas... Un jour que le vieux comte était parti pour la chasse, on ne le vit pas revenir à l'heure accoutumée.

HERVÉ.
Il s'était perdu dans les ajoncs.

MARGUERITE.
Non... on le trouva couché sur le bord d'un fossé.

HERVÉ.
Endormi ?

MARGUERITE.
Mort !.. Il s'était tué !..

HERVÉ.
Oh ! tué lui-même !

MARGUERITE.
M. le recteur dit que ce n'était pas aux hommes à regarder à tout cela, mais à Dieu, et il l'enterra en terre sainte.

HERVÉ.
Eh bien ! c'est un brave homme, le recteur !

MARGUERITE.
Il ne restait plus dans le château qu'une jeune orpheline que M^{me} de Saint-Brehat, de son vivant, avait prise comme dame de compagnie. Quand les créanciers vinrent s'emparer du vieux manoir du comte, la pauvre jeune fille comprit qu'il lui fallait chercher un autre asile ; elle mit tout ce qu'elle possédait dans une petite malle, et elle sortit du château pour se retirer chez les Ursulines de Rennes... mais, à la porte, le cœur lui manqua, elle s'agenouilla et baisa, en pleurant, le seuil de la maison où elle avait trouvé une famille.

HERVÉ.
Oh ! que c'est bête, que c'est bête de raconter des choses comme ça à des gens qui mangent, pour leur couper l'appétit.

MARGUERITE.
Comment ! mais c'est vous...

HERVÉ.
Eh ! oui, c'est moi... Eh bien ! qu'est-elle devenue, cette pauvre jeune fille ?

MARGUERITE.
En se relevant, elle a vu Jeannic devant elle... Jeannic et elle se connaissaient depuis long-temps, car tous les jours il venait à l'ancien château ; on disait même que Jeannic l'aimait en silence... « Tenez, M^{lle} Marie, lui dit-il, je ne suis qu'un pauvre pêcheur, je ne possède qu'une petite maison, je n'ai de fortune que celle que le hasard m'envoie ; mais j'ai reçu du ciel un cœur craignant Dieu, un cœur honnête et droit, et ce cœur est plein d'amour pour vous... Voulez-vous tout cela loyalement, franchement, comme tout cela vous est offert ? Tendez-moi la main et je suis le plus heureux des hommes. » M^{lle} Marie lui tendit la main, et quinze jours après, le recteur les avait mariés.

HERVÉ.
Ah ! voilà qui m'explique la chose... voilà comment M^{lle} Marie, la fille de l'autre, celle que je viens de voir, a été élevée comme une demoiselle : c'est que sa mère était une dame... Et j'espère qu'il a été heureux, Jeannic ?

MARGUERITE.
Eh ! mon Dieu ! est-ce qu'il y a du bonheur sur la terre !.. Au bout de quelques années de mariage, la femme de Jeannic s'en est allée toute languissante ; elle a été dix-huit mois malade et un soir, enfin, elle est morte comme une sainte, et elle a fait une si belle mort que pendant un an M. le recteur recommandait le village à ses prières, au lieu, comme cela se fait ordinairement, de la recommander aux prières du village.

HERVÉ.
En voilà un malheur pour le pauvre Jeannic et pour M^{lle} Marie !

MARGUERITE.

C'était en 93, et la guerre venait d'éclater... Par bonheur, le château avait été vendu au père du propriétaire actuel, et avec des papiers, comme je vous l'ai dit, on avait arrangé qu'au lieu de s'appeler M. Duval, tout court, comme auparavant, il s'appellerait M. Duval de Saint-Brehat; alors, imaginez-vous qu'il s'est cru noble et qu'il a émigré. De son côté, Jeannic a pris sa carabine et s'en est allé faire le coup de fusil sous les ordres de M. Charrette.

HERVÉ.

Et M^{lle} Marie, qu'est-elle devenue, pauvre petite! pendant tout ce temps-là?

MARGUERITE.

La nouvelle M^{me} de Saint-Brehat l'a prise au château, où elle l'a fait élever près de sa fille, M^{lle} Clémence, qu'elle perdit il y a trois ans; de sorte que, depuis ce temps, M^{me} de Saint-Brehat ne peut plus se passer de M^{lle} Marie, qu'elle l'appelle sa fille, et que, dans ce moment-ci, tenez, elle l'habille comme si elle était sa femme de chambre.

HERVÉ.

Eh bien! il ne lui arrive que ce qu'elle mérite, à M^{lle} Marie, car ça m'a l'air d'une brave jeune fille, et Kernox n'est pas à plaindre.

MARGUERITE.

Ah! vous savez qu'elle est fiancée à Kernox?

HERVÉ.

Oui, le père Jeannic m'a conté tout cela. Il m'a même dit qu'au retour de Terre-Neuve, le mariage pourrait bien se faire, car elle est en âge d'être mariée.

MARGUERITE.

Dame! elle a dix-sept ans.

LE DOMESTIQUE, rentrant, et s'avançant derrière la chaise d'Hervé.

Est-ce que Monsieur a bientôt fini?

HERVÉ.

Moi, quand on voudra... tout de suite... Oui, oui, j'ai fini.

LE DOMESTIQUE.

C'est que j'aperçois M. le comte de Saint-Brehat et M. le chevalier d'Horiac qui se dirigent de ce côté, et comme ils viennent à leur tour pour faire collation...

HERVÉ.

Oui, j'entends. Enlevez, enlevez... Maintenant, la mère, je ferais volontiers un somme. Où est la grange?

MARGUERITE.

Ici, à gauche, en tournant... Il y a du foin qu'on vient de rentrer, vous serez comme un prince.

HERVÉ.

Bravo! Si on a besoin de moi, je suis là... Seulement, il faudra me remuer un peu, voyez-vous, parce que je vais dormir dur... Pourtant, j'aurais bien voulu voir M^{lle} Marie en paysanne?

MARGUERITE.

Vous la verrez demain.

HERVÉ.

Elle y sera encore demain?

MARGUERITE.

Eh! oui.

HERVÉ.

Alors, rien ne me retient plus. Bonsoir, la mère.

MARGUERITE.

Bonsoir et bonne nuit.

(Au moment où il va sortir, la porte s'ouvre. M. de Saint-Brehat et d'Horiac paraissent. Hervé se range pour les laisser passer, puis, quand ils sont entrés, il sort derrière eux.)

SCÈNE IV.

LE COMTE DE SAINT-BREHAT, D'HORJAC, MARGUERITE.

LE COMTE.

Comment! toute seule, Marguerite?

MARGUERITE.

M^{me} la Comtesse est là, M. le Comte, dans la chambre à côté, avec M^{lle} Marie, qui se rhabille en paysanne, parce que son père lui a fait savoir qu'il arrivait aujourd'hui ou demain.

LE COMTE.

Ah! Jeannic va revenir?

D'HORJAC.

C'est ce chef de chouans dont vous m'avez parlé?

LE COMTE.

Oui, Chevalier, c'est lui-même.

MARGUERITE.

M. le Comte veut-il que j'appelle ces dames?

LE COMTE.

Non, merci; prévenez-les seulement que nous sommes là, et que nous nous sommes mis à table en attendant... Elles pardonneront... on sait que les chasseurs sont toujours affamés... A propos, vous n'avez pas vu M. Fabien?

MARGUERITE.

Non, M. le Comte.

LE COMTE.

Nous l'avons perdu en chasse, et je croyais presque qu'il était venu nous attendre ici.

MARGUERITE.

Il n'est venu personne.

LE COMTE.

C'est bien, allez.

(Elle rentre. Le Comte, s'adressant à un des deux domestiques.)

Lafeuille?

LE DOMESTIQUE.

M. le Comte?

LE COMTE.

Allez donc un peu du côté du Moulin-Neuf, et saluez Soliman, j'é l'ai perdu.

(Le domestique sort.)

D'HORJAC.

Soliman est à sa niche, à cette heure. Aussitôt le coup de fusil dont vous l'avez gratifié, sous prétexte qu'il s'emportait, je lui ai vu faire un demi-tour à gauche, et gagner le chemin du château. Vous êtes vif, M. le Comte.

LE COMTE.

Mais qui diable aussi a vu un chien s'emporter de la sorte!

D'HORJAC.

Oui, surtout quand son maître est de mau-

vaise humeur!.. Le moment était mal choisi.

LE COMTE.

Mais je ne sais où vous avez pris cette idée, mon cher chevalier. Voilà déjà deux ou trois fois, depuis huit jours, que vous me répétez la même chose.

D'HORAC.

C'est que depuis huit jours vous êtes d'une humeur exécrationnelle!.. voilà tout.

LE COMTE.

Eh! qui ne serait pas de mauvaise humeur, en voyant la manière dont les affaires tournent?

D'HORAC, découplant le pâté.

Oh! vous avez bien raison, les affaires tournent toujours si mal pour les spectateurs qui ne peuvent pas y mettre la main.

LE COMTE.

Vous vous figurez que c'est par intérêt personnel, ce que j'en dis?

D'HORAC.

Par intérêt personnel!.. Oh!.. si donc!.. Quand notre époque est reconnue pour être celle de l'abnégation et du dévouement.

LE COMTE.

Il n'y a pas moyen de causer politique avec vous, Chevalier... vous raillez toujours.

D'HORAC.

Moi!.. Oh! par exemple!.. vous voudriez me faire passer pour sceptique, quand au contraire, si j'ai un défaut, c'est d'être trop confiant!..

LE COMTE.

Vous me ferez accroire que vous parlez sérieusement, n'est-ce pas?

D'HORAC.

On ne peut plus sérieusement.

LE COMTE.

Vous croyez à l'abnégation et au dévouement des hommes, vous, et vous vantez de connaître notre misérable race!..

D'HORAC.

Faites-y attention, Comte!.. si vous me forcez de descendre des hauteurs de mon imagination, j'irai plus loin que vous ne voudrez; et si, au lieu de tout croire, j'allais désormais douter de tout, il n'y aurait pas plus de raisons pour que je crusse, dépourvu que je serais de mes illusions, à votre abnégation et à votre dévouement, à vous, qu'à l'abnégation et au dévouement des autres.

LE COMTE.

Mais moi, c'est autre chose, ce me semble; mon abnégation est patente, mon dévouement est visible... c'est le dévouement au malheur!.. et je ne vois pas comment on pourrait attaquer une conduite si pure que la mienne!..

D'HORAC.

De notre temps, cher Comte, on attaque tout... vertu comme citadelle; et l'art de la corruption et de la stratégie est poussé si loin, qu'un général savant peut prophétiser, à un jour près, le moment où la ville la mieux défendue sera prise; et qu'un politique habile peut dire, à heure fixe, quel jour la vertu la plus féroce se rendra. Que voulez-vous?.. c'est là que mène cette malheureuse science du bien et du mal que nous étudions à qui mieux mieux, depuis le jour où Adam a été chassé du Paradis terres-

tre. L'intelligence a pris les unes après les autres les choses divines et humaines; et après une lutte corps à corps, elle les a renversées; ce qui est cause que nous ne devons plus croire à rien.

LE COMTE.

Ainsi, à votre avis, il n'existe ni abnégation, ni dévouement?

D'HORAC.

Si fait: ils existent tant qu'ils existent; mais comme vous le savez, Comte, les choses de ce monde sont périssables, et de même que l'âme, le corps a ses maladies. Les maladies du corps, c'est la phthisie, l'hydropisie, l'anévrisme, que sais-je? moi... Les maladies de l'âme, c'est l'ambition, l'avarice, l'orgueil, le désir des places, la soif des honneurs, maladies excellentes, au reste, qui, au lieu, comme les autres, de faire que l'on se sente mourir, font que l'on se sent vivre, et vivre largement. Ayez de ces maladies-là, Comte. Avec votre nom, avec votre fortune, avec votre génie, vous êtes fait pour les avoir.

LE COMTE.

Hélas! mon cher Chevalier, je ne préjuge de l'avenir, moi, qu'en m'appuyant sur le passé.

D'HORAC.

Le passé et l'avenir, M. le Comte, ont toujours été des ennemis irréconciliables... Laissons le passé devenir ce qu'il pourra, c'est un cadavre! tournons-nous vers l'avenir, c'est un dieu!.. Tenez, moi, si je m'appelais le Comte de Saint-Brelhat... si j'avais vos cent mille livres de rente... si je pouvais remuer d'un mot, comme vous le faites, cinq départements de la France, avant un an j'aurais un portefeuille ou une ambassade!.. et à Paris, à Londres, à Madrid, à Saint-Petersbourg ou à Vienne, un salon magnifique où chacun viendrait dire à ma femme qu'elle est la plus belle femme de la terre... à moi, que je suis le premier génie du globe!..

LE COMTE.

Et que faudrait-il faire pour cela?

D'HORAC.

Oh! mon Dieu!.. rien de plus simple, et je vous l'ai déjà dit.

LE COMTE.

Allons, voilà que vous allez en revenir à votre journal...

D'HORAC.

Eh! mon Dieu! oui, M. le Comte... vous savez l'histoire de Christophe Colomb... Tous les rois de la terre l'ont repoussé l'un après l'autre, le traitant de fou et de visionnaire!.. Isabelle seule lui a donné un vaisseau, et il lui a rendu un monde!..

LE COMTE.

Vous avez beau dire, Chevalier, je ne croirai jamais à l'influence que peuvent prendre sur tout un peuple quelques misérables feuilles de papier quotidiennes ou hebdomadaires.

D'HORAC.

Vous ne croirez jamais?.. Regardez en arrière!.. Est-ce que Marat ne soulevait point Paris avec son *Ami du Peuple*.. Est-ce que Camille-Desmoulins ne faisait pas trembler les montagnards avec son *Vieux Cordelier*?..

LE COMTE.

Oui, mais quel en a été le résultat pour chacun d'eux?.. Un coup de couteau pour Marat, et la guillotine pour Camille-Desmoulins!..

D'HORAC.

Mais nous ne sommes plus en 94, mon cher Comte, nous sommes en 98; nous ne sommes plus dans un moment d'action, nous sommes dans un moment de réaction; nous n'avons plus le malheur d'exister sous cette féroce Convention, nous avons la joie de vivre sous ce bon Directoire... Que diable! Comte, vous connaissez ce cher Barras... il ne tranche pas la tête à ses ennemis, comme cette bête féroce de Robespierre... il les caresse, il les amadoue, il les achète, en homme civilisé qu'il est.

LE COMTE.

Ainsi, vous vous vendriez, vous?

D'HORAC.

Me vendra!.. Fi donc... Je traiterais.

LE COMTE.

C'est un autre mot, mais c'est la même chose.

D'HORAC.

N'avez-vous pas vu de vieux ennemis faire la paix, et s'allier pour combattre un ennemi nouveau!.. L'histoire est pleine de ces exemples-là.

LE COMTE.

Mais si la spéculation est aussi certaine que vous le dites, d'où vient qu'on n'en use pas davantage?

D'HORAC.

Attendez donc... La presse est née d'hier, c'est un levier, mais un levier aux mains d'ignorans qui ne savent encore l'utiliser que pour satisfaire leurs propres passions, pour assouvir leur propre vengeance!.. Aussi l'arme a-t-elle presque toujours frappé jusqu'aujourd'hui ceux-là mêmes qui s'en sont servi. Mais, tenez, la poudre... la poudre a fait sauter son inventeur... et il me semble qu'aujourd'hui on en fait d'assez jolis feux d'artifice!.. Oui, Comte, oui; le moyen que je vous propose s'usera, parce que tout s'use par l'abus; puis, parce que les sotts s'en mêleront, et que les sotts gâteront le métier... Mais les premiers, Comte, les premiers qui sèmeront sur cette terre, vierge encore... ceux-là, je vous en réponds, feront belle récolte!..

LE COMTE.

Vous parlez avec une telle conviction, que, d'honneur, vous me convaincriez presque.

D'HORAC.

Mais vous l'êtes, convaincu... Tenez, un exemple... Voyez ce petit Fabien, ce cousin de votre femme, qui est venu passer un mois au château; avec son journal *la Nation*... il fait trembler nos cinq rois de France dans leur palais du Luxembourg!..

LE COMTE.

Eh bien! pourquoi ne l'achètent-ils pas?

D'HORAC.

Ah!.. dame! parce que jusqu'à présent il ne veut pas se vendre.

LE COMTE.

Alors il y a donc des dévouemens, des abnégations... Je vous y prends, Chevalier.

D'HORAC.

Mais, non, vous ne m'y prenez pas... Il ne veut pas se vendre, parce qu'on ne lui offre point assez... Il a de l'ambition, le gaillard, voilà tout. Et puis, voulez-vous que je vous dise?.. Au fond, Fabien n'est pas fort à craindre; c'est un utopiste qui raisonne sur toutes les théories, et qui néglige la personnalité. La personnalité, Comte, c'est l'éperon... l'éperon qui fait courir, l'éperon qui fait cabrer, l'éperon qui fait coucher le cheval, l'éperon, enfin, qui rend la monture la plus indocile, douce comme un agneau. Laissez de côté la vie politique, tout homme de parti porte sur la conscience publique une entrasse enchantée que l'épée de Roland n'entamerait pas... Mais éperonnez la vie privée, Comte, piquez aux endroits secrets, nus, désarmés, aux endroits sensibles enfin; alors chaque coup pénétrera jusqu'au cœur... et après une lutte plus ou moins longue... haletant, déchiré, sanglant, votre adversaire se rendra, pieds et poings liés, et vous verrez se tordant sous votre talon celui que vous avez vu planant à mille pieds au-dessus de votre tête!..

LE COMTE.

Et pourquoi, jusqu'à présent, n'avez-vous pas fait, pour votre compte, ce que vous proposez de faire pour le mien?

D'HORAC.

Est-ce que j'ai ce qu'il faut pour cela, moi? Est-ce que j'ai la position, le nom, la fortune?.. J'ai le génie, voilà tout... juste ce qu'il faut pour mourir de faim, les yeux tournés vers des rêves d'or!.. La proposition que je vous fais aujourd'hui, je l'ai faite à dix autres avant vous; eh bien! personne ne l'a comprise... et, je le vois, vous ne la comprenez pas plus que les autres...

LE COMTE.

Non, Chevalier, je ne repousse pas entièrement cette idée; mais il me semble justement que, parce que j'ai position, nom et fortune, je ne puis me faire directeur ostensible d'un journal.

D'HORAC.

Point du tout, vous êtes le patron désintéressé... votre nom, comme principal fondateur, lui donne, avant même qu'il ait paru, le vernis royaliste qu'il doit avoir... C'est moi qui suis le rédacteur en chef, c'est moi qui suis en nom, c'est à moi qu'on propose. Je vous trans mets les propositions, voilà tout... Vous me dites oui ou non, et je traite... Vous n'avez pas besoin d'argent, je prends l'argent pour moi. Vous êtes ambitieux, vous avez soif d'honneurs, à vous les places, les ambassades et les cordons, car nous ne tarderons pas à en avoir, des cordons, et de toutes les couleurs.

LE COMTE.

Mais il me semble qu'outre moi, le fondateur, outre vous, le rédacteur en chef, il faut encore une troisième personne assez importante, c'est le gérant.

D'HORAC.

Oui, vous avez raison... et cela c'est le plus difficile à trouver. Un jour on en aura plus qu'on en voudra, bon Dieu! pour rien, en rabais. Mais l'industrie est trop neuve encore

pour être connue. Il faut, pour un journal comme celui que nous voulons faire, un homme qui laisse tout passer sans rien voir, qui signe tout sans rien lire, un bras sans tête ni cœur... Oui, vous avez raison, il faut pour cela ou un homme bien corrompu, ou un bien honnête homme!..

LE COMTE.

Lequel vaudrait le mieux, Chevalier?

D'HORJAC.

Oh! l'honnête homme, sans contredit... Il nous donnerait plus de peine, mais il inspirerait plus de confiance.

LE COMTE.

Eh bien! j'ai peut-être notre affaire ici, sous la main.

D'HORJAC.

Vraiment?

LE COMTE.

Voici Fabien... silence devant lui. Nous re-causerons de tout cela plus tard...

SCÈNE V.

LES MÊMES, FABIEN.

LE COMTE.

Ah! vous voilà enfin, mon cher Fabien!.. Qu'êtes-vous donc devenu? et que signifie ce changement de costume?

FABIEN.

Cela signifie, M. le Comte, qu'au moment où je vous ai perdu de vue derrière le petit bois de Saint-Brehat, j'ai vu accourir à moi un de vos domestiques, porteur d'une lettre si pressée, que je suis obligé de partir pour Paris à l'instant même. Je suis donc revenu au château, j'ai quitté mon habit de chasse, j'ai déposé mon fusil sur la cheminée, et je suis accouru pour vous dire adieu!.. Mais, pardon, je croyais ces dames avec vous?..

D'HORJAC.

Elles sont là. M^{lle} Marie fait comme vous, elle change de costume.

LE COMTE.

J'espère que cette lettre ne renferme point de tristes nouvelles, mon cher Fabien, et que la cause qui vous rappelle dans la capitale n'a rien de douloureux ni de désagréable?

FABIEN.

Non, mais un retard pourrait amener pour moi les conséquences les plus fâcheuses... Vous savez que je n'ai que moitié dans mon journal, eh bien! on profite de mon absence pour le marchander à mon associé... et on lui fait de telles offres, ma foi, que j'ai appris depuis notre association à ne pas trop compter sur sa conscience... J'ai grand'peur qu'il ne soit en ce moment même occupé de trafiquer de son honneur et du mien. Vous comprenez donc qu'il faut que je parte, et cela à l'instant même, sans une minute de retard.

D'HORJAC.

Diab! je comprends, vous voulez être là pour débattre vos intérêts.

FABIEN.

Je veux être là, Monsieur, pour dire à ces

hommes, qu'il n'y a pas d'or, qu'il n'y a pas de place, qu'il n'y a pas de titres qui puissent acheter la plume d'un honnête homme!

LE COMTE.

Mais on vous offre donc des millions, mon cher!

FABIEN.

On m'offre beaucoup plus que le journal ne vaut, certes... Mais quel que soit le prix que l'on m'ait offert, que l'on m'offre ou que l'on m'offrica... il restera toujours fort au-dessous de celui auquel je m'estime.

LE COMTE, à mi-voix.

Eh bien! êtes-vous convaincu, maintenant?..

D'HORJAC.

Pas encore tout-à-fait.

LE COMTE, haut.

Ainsi, vous nous quittez, Fabien?

FABIEN.

Je vous quitte, M. le Comte, en vous remerciant, malgré les opinions qui nous divisent, de la bonne, franche et loyale hospitalité que j'ai reçue chez vous.

D'HORJAC.

Allez, noble réformateur de nos abus sociaux!.. allez, noble défenseur des droits de l'homme!.. allez, le sévère, l'inattaquable, l'incorruptible... et quand vous aurez établi la république de Lycurgue ou de Platon, jetez-nous un mot à la poste, qui nous annonce quelle est la place que vous avez réservée à M. le Comte et à moi... dans votre nouvelle Lacédémone, ou dans votre future Athènes.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA COMTESSE, MARIE, qui sont entrées pendant le couplet de d'Horjac.

LA COMTESSE.

Comment! vous partez pour Paris?

MARIE.

Vous nous quittez, M. Fabien?

FABIEN.

Oh! mon Dieu! oui, Mademoiselle, et à ma grande douleur, je vous jure.

MARIE.

Oh! mon Dieu!

LA COMTESSE.

C'est donc pour affaire indispensable?

FABIEN.

Si indispensable, et surtout si pressée, que je compte même sur vous pour obtenir du Comte qu'il me prête une de ses voitures de poste.

LE COMTE.

Comment donc, mon cher Fabien; mais il y en a deux ou trois sous les remises; vous prendrez celle que vous voudrez.

MARIE, tout bas.

Il part... Oh! mon Dieu!.. mon Dieu!.. mes beaux rêves!

MARGUERITE, à mi-voix.

M^{lle} Marie, c'est M. le recteur, qui demande s'il peut entrer.

LA COMTESSE.

Le recteur!.. Comment! mais toujours...

MARIE.

Oui, certes, oui... qu'il entre.

(Le recteur entre. C'est un vieillard en cheveux blancs. Recteur est le nom qu'on donne aux curés en Bretagne.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE RECTEUR.

LE COMTE.

Bonjour, mon cher Recteur! Vous savez, ou vous ne savez pas que nous avons déposé, en passant, deux perdrix et un lièvre au presbytère.

LE RECTEUR.

Je sais que vous êtes bon pour moi, M. le Comte, et j'espère en cette bonté pour me faire pardonner une nouvelle indiscretion... Mais comme il s'agit de faire le bien, et que je connais votre cœur ainsi que celui de M^{me} la Comtesse...

D'HORNIAC.

Ah! ah! encore quelque nouvelle aumône.

LA COMTESSE.

Oh! mon Dieu!.. quelque malheur serait-il arrivé dans les environs?

LE RECTEUR.

Vous avez entendu la tempête, cette nuit.

D'HORNIAC.

Je le crois pardieu bien, le vent sifflait de telle façon que je n'ai pas pu dormir un instant.

LE RECTEUR.

Eh bien! il y avait de malheureux pêcheurs en mer... une barque a été engloutie, et ce matin, sur la grève, on a retrouvé trois cadavres.

LE COMTE.

Et quels sont ces malheureux?

LE RECTEUR.

Le père André et ses deux fils, Bertrand et Pierre.

MARIE.

Ah! mon Dieu! Et la pauvre veuve?

LE RECTEUR.

Oui, vous avez raison, Mademoiselle, la pauvre veuve, c'est la plus à plaindre... les autres sont au ciel!.. Mais Madeleine reste sur la terre avec deux petits enfants... qui depuis ce matin n'ont plus d'espérance qu'en Dieu et dans les âmes charitables!

LA COMTESSE.

Mais comment n'êtes-vous pas accouru tout de suite au château, M. le Recteur?

LE RECTEUR.

J'en viens, Madame... Mais au château, on m'a dit que vous étiez ici, et j'y suis accouru... Le denier du riche, Messieurs, pour de pauvres orphelins... M^{lle} Marie, quétez en leur nom, et l'offrande sera meilleure.

MARIE, prenant sur une chaise la casquette de chasse du Comte, et allant à M. de Saint-Brehat.
M. le Comte, à tout seigneur tout honneur!

LE COMTE.

Tenez, belle quéteuse, voici mon offrande.
(Il lui compte ostensiblement cinq louis.)

MARIE.

M. le Chevalier...

D'HORNIAC.

Voici des occasions où l'on regrette de ne pas être millionnaire, Mademoiselle.

(Il dépose quelques pièces de monnaie dans la casquette.)

MARIE.

Dieu voit le fond du cœur, M. le Chevalier, et juge sur l'intention, et non sur le fait... M^{me} la Comtesse...

LA COMTESSE.

J'enverrai directement à M. le Recteur.

MARIE.

Vous entendez, M. le Recteur.

LE RECTEUR.

Oh! je suis bien tranquille, Madame.

MARIE, hésitant et toute tremblante.

Et vous, M. Fabien?

FABIEN, jetant sa bourse tout entière.

Ne serez-vous pas seule un instant, ici, ce soir? ne pourrai-je pas vous dire adieu?..

MARIE, se retournant toute chancelante vers le Recteur.

Hélas! moi, M. le Recteur, je n'ai rien à vous offrir...

LE RECTEUR.

Vous avez vos prières, mon enfant... et ce sont celles d'un ange!

MARIE.

Mais quand mon père sera revenu...

LE RECTEUR.

Jeannic revient donc?

MARIE.

Ce soir ou demain.

LE RECTEUR.

Que n'est-il revenu hier! le malheur de cette nuit ne serait peut-être pas arrivé.

D'HORNIAC.

Et comment eût-il pu l'empêcher, je vous prie?..

LE RECTEUR.

Comme il en a empêché vingt autres, Monsieur... en se jetant dans sa barque, et en allant au secours des naufragés... Il n'y a pas à trois lieues à la ronde, voyez-vous?... une famille qui ne lui doive un fils, un père, un mari... Et ce matin, la pauvre veuve me le disait encore: « Oh! si Jeannic avait été ici, Bertrand ne serait pas mort, et mes pauvres enfants ne seraient pas orphelins!.. » Adieu, M^{me} la Comtesse... adieu, M. le Comte... merci, Messieurs, Dieu vous récompensera!

LE COMTE.

Adieu, M. le Recteur, adieu...

(Le Recteur sort.)

FABIEN.

Ma chère cousine, vous m'excusez, n'est-ce pas? de prendre congé de vous ici... mais il faut que je parte ce soir même, comme je vous l'ai dit.

LA COMTESSE.

Eh bien! mais nous vous ramenons au château... Ces messieurs ont fini leur goûter, et il est trop tard pour continuer leur chasse.

LE COMTE.

C'est vrai, il fait déjà nuit close.

LA COMTESSE.

Alors, tu restes ici, toi, ma chère Marie!

MARIE.

Oui, M^{me} la Comtesse.

LA COMTESSE.

Mais, en tout cas, je te reverrai demain matin.

MARIE.

Oh! sans doute.

FABIEN.

Vous restez ici, Mademoiselle.

MARIE.

J'attends mon père.

LE COMTE.

Allons, mon cher Fabien, donnez le bras à votre cousine... Nous vous suivons en causant, le Chevalier et moi... Si Jeannic arrive ce soir ou cette nuit, ne manquez pas de lui dire de venir me voir demain.

MARIE.

C'est un devoir dont, vous le savez, il s'acquittera en arrivant, M. le Comte.

(Le Comte et d'Horiac prennent leurs fusils et suivent Fabien et la Comtesse, qui sont sortis depuis une seconde. Pendant les deux dernières scènes, les domestiques, de leur côté, ont déservi la table.)

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, puis MARIE.

MARIE, voyant Marguerite apprêter son rouet.

Eh bien! que fais-tu donc? ma bonne Marguerite.

MARGUERITE.

J'apprête mon rouet, pour vous tenir compagnie en filant.

MARIE.

Non, ma bonne Marguerite... ce n'est pas la peine. Tu as l'habitude de te coucher de bonne heure, et moi, celle de veiller tard... D'ailleurs, mon père n'arrivera peut-être qu'assez avant dans la nuit, peut-être n'arrivera-t-il que demain matin... Je lirai en l'attendant, et si dans deux ou trois heures il n'est pas venu, eh bien! je me coucherai.

MARGUERITE.

Vous n'aurez pas peur?

MARIE.

Peur de quoi?

MARGUERITE.

Alors, bonsoir... Vous avez raison, M^{me} Marie... Je sens mes pauvres yeux qui se ferment malgré moi: c'est un avertissement de l'âge, de penser au moment où ils se fermeront pour toujours!

MARIE.

Allons donc! Qu'est-ce que c'est que ces idées tristes?..

MARGUERITE.

Ce ne sont pas des idées tristes, Mademoiselle... On quitte les uns, c'est vrai, mais on va rejoindre les autres... Je ne vous verrai plus, mais je reverrai votre mère!.. C'était un ange comme vous, M^{me} Marie, et je ne demande rien qu'une petite place auprès d'elle, partout où elle sera.

MARIE.

Bonsoir, ma bonne Marguerite. (Marguerite sort par la porte d'entrée, emportant une lampe.) Oh! mon Dieu! pourquoi donc suis-je si triste, quand mon père arrive?... Ah! c'est que Fabien s'en va!.. (Elle se retourne et aperçoit Fabien qui vient d'ouvrir la porte.)

SCÈNE IX.

MARIE, FABIEN.

FABIEN.

C'est moi, M^{me} Marie...

MARIE.

Dieu!..

FABIEN.

Est-ce que je vous effraie, Mademoiselle?

MARIE.

Non, non... M, Fabien, je suis heureuse de vous revoir.

FABIEN.

Mais, alors, pourquoi ne m'avez-vous pas répondu un seul mot, tout à l'heure... quand je vous ai demandé à vous dire adieu.

MARIE.

Parce qu'il m'a semblé que j'allais m'évanouir.

FABIEN.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!., suis-je donc assez heureux pour que mon départ vous cause la moitié de la douleur que j'en éprouve?.. Marie, m'aimez-vous?

MARIE.

Ce matin, Fabien, je ne me l'étais jamais demandé, j'étais heureuse de vous voir, Voilà tout... Ce soir, ce soir, je le crois... Demain, quand vous serez parti, j'ai peur d'en être sûre,

FABIEN.

Oh! c'est qu'alors, Marie! Marie, si vous m'aimez, c'est bien autre chose, je reste... Votre père doit venir ce soir ou demain, avez-vous dit... Je vous demande à lui, car ce n'est pas comme une maîtresse que je vous aime, Marie!.. c'est comme ma femme, Marie!.. Un mot seulement: redites-moi que vous m'aimez, et quelque malheur qui me menace à Paris, j'attends ici votre père.

MARIE.

Oh! gardez-vous-en bien! Vous ne le connaissez pas!

FABIEN.

Oh! si, si... j'ai entendu parler de lui comme j'ai entendu parler de vous, je sais que tout sauvage qu'il est, c'est un cœur grand et fort... Eh bien! il comprendra mon amour, le vôtre, Marie, et il ne voudra pas notre malheur à tous deux!

MARIE.

Taisez-vous, taisez-vous!.. ne faites pas de pareils songes!.. Mon père est ce que vous dites, oui; mais mon père est un Breton rude et sévère, qui n'a qu'une foi, qu'une croyance: Dieu et son roi!.. Je n'entends rien aux choses politiques; mais mon père, depuis cinq ans, combat contre ceux de votre parti, à vous... Vous n'êtes pas plus disposé à abandonner vos frères, n'est-ce pas? qu'il n'est prêt, lui, à trahir les

diens... Sous quelque nom, sous quelque pré-
texte que vous vous présentiez à lui, vous serez
toujours son ennemi... son ennemi mortel... car
j'ai entendu, en riant, le Comte et le Cheva-
lier vous appeler républicain... Oh! jugez si
mon père... si Jeannic-le-Chouan, vous donnera
jamais sa fille, à vous, un républicain!

FABIEN.

Mais à cette heure, Marie, toutes ces haines
de partis si vivaces, si sanglantes, si mortelles,
il y a deux ans encore, sont bien assoupies...
Vous le savez, je suis d'une opinion opposée à
celle du Comte et du Chevalier... Eh bien! avez-
vous vu que nos relations en fussent troublées,
pendant près d'un mois que je suis resté au châ-
teau!.. Non, non, Marie... je suis sûr que si le
Comte avait une fille, je suis sûr qu'il me la don-
nerait...

MARIE.

Oui, parce que vous êtes des hommes des
villes, vous... parce que le monde a adouci de
son frottement toutes les âpretés de votre caractè-
re!.. mais mon père, ce n'est pas cela: mon
père est un paysan, un pêcheur, un habitant de
ces vieilles forêts, qu'il n'a jamais quittées... et de
ces grèves sauvages, qu'il n'a jamais perdues de
vue...

FABIEN.

Plus il est près de la nature, Marie... plus il
comprendra mon langage!.. Oui, j'aime mieux
avoir affaire à lui qu'à quelqu'un de ces âmes
mollics et corrompues par l'air des villes ou par
le luxe des châteaux... Si nous n'avons contre
nous que la rudesse et la sauvagerie de ton
père... sois tranquille, je les séchurai.

MARIE.

Hélas! nous avons plus que tout cela, Fabien,
nous avons une parole donnée, un serment
échangé... Fabien, je suis la fiancée d'un au-
tre...

FABIEN.

Oh! mon Dieu! que me dites-vous là!.. Et cet
autre, quel est-il?

MARIE.

Un homme qui lui a sauvé la vie.

FABIEN.

Et vous avez pu consentir?..

MARIE.

J'étais une enfant, je ne vous avais pas vu, je
n'aimais personne... Mon père me dit que j'ac-
quittais une dette sacrée...

FABIEN.

Vous, vous, Marie!.. la femme d'un autre...
vous, appartenir à un autre... Oh! c'est impos-
sible... impossible!

MARIE.

Cela pourtant sera ainsi, Fabien... à moins
que Kernox ne rende sa parole.

FABIEN.

Kernox!.. qu'est-ce que c'est que cet homme?

MARIE.

Cet homme combattait près de mon père à
la bataille de Luçon... mon père reçut une balle
dans la jambe et tomba... Kernox prit mon père
sur ses épaules, et seul, par des chemins
détournés, quelque chose que mon père pût
dire pour qu'il l'abandonnât... il le porta ainsi
jusqu'à la maison de sa mère... Là, mon père

fut déposé, caché, soigné, pendant un mois, par
cette bonne femme... Tandis que Kernox était
venu rejoindre ses compagnons!.. Il y a un an
qu'à son retour mon père amena Kernox ici...
Kernox me trouva belle, et dit à mon père que
celui qui serait mon mari serait un homme heu-
reux... Mon père prit alors ma main et la mit
dans celle de Kernox!.. «Frère, lui dit-il, cet
homme heureux, ce sera toi... A moins que tu
n'y renonces toi-même, à partir d'aujourd'hui
Marie est ta fiancée!»

FABIEN.

Et où est-il, cet homme?

MARIE.

Kernox est un pêcheur, un capitaine-balei-
nier... Il est parti il y a trois mois, à la fin de
juin... dans trois mois, à la fin de décembre,
s'il ne lui arrive pas malheur, il sera de retour.

FABIEN.

Alors, il n'y a qu'un moyen.

MARIE.

Lequel, mon Dieu?..

FABIEN.

Eh bien! Marie, il faut rendre ces fiançailles
nulles, et ce mariage impossible.

MARIE.

Et comment cela?..

FABIEN.

Marie, au nom du ciel!.. m'aimez-vous?..
m'aimez-vous?.. Répondez-moi...

MARIE.

Il le demande, mon Dieu!

FABIEN.

Eh bien! Marie, il faut me suivre!.. J'ai une
mère, j'ai une sœur, je vous mettrai près d'el-
les... tandis que la Comtesse obtiendra de votre
père...

MARIE.

Oh! jamais, jamais!..

FABIEN.

Marie, voulez-vous que je meure?.. Marie,
il faut que vous me suiviez!.. Il y a sur
la route de Rennes... là, à cent pas d'ici,
une chaise de poste toute attelée... Je vous le
jure, je vous respecterai comme une sœur...
vous me serez sainte, vous me serez sacrée...

MARIE.

Oh! mon Dieu! mon Dieu!.. rendez-lui sa
raison! Je sens que je vais perdre la mienne.

FABIEN.

Marie, cette faute sera à moi... à moi seul!..
Tu n'auras pas cédé à l'amour, mais à la force...
Quand ton père reviendra, je me jetterai à ses
pieds... je lui dirai: «C'est moi qu'il faut punir...
c'est moi seul qu'il faut tuer!.. c'est moi qui
l'ai prise dans mes bras, qui l'ai enlevée!..»

(Il la prend dans ses bras.)

MARIE, baisant la croix de sa mère.

Ma mère, ma mère! veillez sur moi!

(On entend frapper à la porte.)

FABIEN, laissant retomber Marie.

Oh! quelqu'un!..

MARIE.

Qui est là?

JEANNIC, du dehors.

Moi, Jeannic...

MARIE.

Mon père!.. Fuyez, au nom du ciel!

JEANNIC.
Ouvre-moi donc, Marie.
FABIEN.
Moi, fuir!.. Ne vaut-il pas mieux...
MARIE.
Il me tuerait!.. Jé vous aime... je vous aime-
rai toujours... (Elle ouvre une fenêtre.) mais, par-
tez!..
FABIEN.
Vous ne serez qu'à moi!..
MARIE.
A vous ou à Dieu!
FABIEN.
C'est un serment sacré! songez-y...

MARIE.
Sur la croix de ma mère, je le tiendrai...
(Fabien sort par la fenêtre.)
JEANNIC, frappant.
Eh bien! Marie.
(Elle ouvre, Jeannic paraît. Jeannic porte le costu-
me des paysans bretons, ayant sa carabine en ban-
douillère et un mouchoir autour de son chapeau.)
MARIE.
Me voilà, mon père.
JEANNIC, se jetant dans ses bras.
Mon enfant!
MARIE.
Mon père!.. (Se laissant glisser à ses pieds.)
Mon sauveur!.. bénissez-moi!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Même décoration qu'au premier acte. — Au-dessus de la cheminée, Jeannic a accroché sa carabine.

SCENE I.

MARIE, LA COMTESSE.

MARIE, à la Comtesse qui entre.

Vous, ici, M^{me} la Comtesse, à cette heure, si ma-
tin... Oh! mon Dieu! il n'est rien arrivé au châ-
teau?..

LA COMTESSE.

Non, mon enfant, rassure-toi... Où est Jean-
nic?

MARIE.

Il est sorti.

LA COMTESSE,

Tant mieux!

MARIE.

Il est allé rendre sa première visite, vous savez
où, au cimetière.

LA COMTESSE.

Alors, nous serons seules un instant, nous
pourrons causer... Marie, j'ai à te parler sé-
rieusement...

MARIE.

A moi, M^{me} la Comtesse? Je vous écoute...

LA COMTESSE.

J'ai vu Fabien hier au soir...

MARIE.

Oh! mon Dieu...

LA COMTESSE.

Et il m'a tout dit!..

MARIE, cachant sa tête dans les bras de la Comtesse.
Ah!..

LA COMTESSE.

Qu'il t'aimait et que tu l'aimais, qu'il n'aurait
jamais d'autre femme que toi, et qu'il mourrait
s'il ne pouvait l'obtenir...

MARIE.

Oui, il m'a dit tout cela à moi aussi...

LA COMTESSE.

Écoute, Marie, Fabien est un noble cœur; je

l'aime presque comme je t'aime. Fabien te ren-
dra heureuse...

MARIE.

Mais, vous savez bien que je ne puis être à
lui: je suis fiancée à un autre.

LA COMTESSE.

Oui, tu es fiancée à Kernox, je le sais, et lui
aussi est un honnête homme; mais il y a, sinon
entre vous, du moins entre vos deux éducations,
tout un monde social... Kernox te rendrait mal-
heureuse...

MARIE.

Oh! oui, oui, vous dites vrai.

LA COMTESSE.

Kernox est un paysan... avec toutes les quali-
tés d'un paysan, sans doute... Et toi, une jeune
fille des villes, avec toutes les délicatesses d'une
race supérieure. Ce mariage est impossible!..

MARIE.

Aussi j'ai promis à Fabien qu'il ne s'accompli-
rait pas; je lui ai juré que je serais à lui ou à
Dieu?

LA COMTESSE.

Je sais cela... Mais tu n'es pas née pour
les austérités du cloître que pour la solitude de
la campagne: tu es née pour le monde, ma chère
Marie.

MARIE.

Que devenir, alors?..

LA COMTESSE.

Comment as-tu trouvé ton père?..

MARIE.

Oh! bon, cent fois bon pour moi, comme
toujours.

LA COMTESSE.

Il ne se doute de rien?..

MARIE.

De rien.

LA COMTESSE.

Et il est toujours dans les mêmes principes

politiques... dans la même rigidité de conscience.

MARIE.

Plus que jamais... Fabien voulait l'attendre... voulait se jeter à ses pieds!.. voulait m'obtenir de lui avant de partir... mais je lui ai dit que quand bien même mon père n'aurait pas engagé sa parole, il ne consentirait jamais à ce que je devinsse la femme d'un républicain...

LA COMTESSE.

Mais s'il voyait Fabien tel qu'il est, il y a dans le cœur de ces deux hommes un sentiment de loyauté qui les réunirait.

MARIE.

Fabien va-t-il donc revenir?..

LA COMTESSE.

Non ; rappelé impérieusement à Paris pour une chose qui touche son honneur, il faut qu'il y reste...

MARIE.

Il n'y a donc plus d'espoir pour moi...

LA COMTESSE.

Si fait... Autant que j'en ai pu surprendre de leur conversation, le Comte et le Chevalier ont un grand projet auquel ils veulent associer ton père... alors nous irions tous à Paris, et Jeannic viendrait avec nous...

MARIE, secouant la tête.

Mon père ne quittera jamais la Bretagne.

LA COMTESSE.

Et pourquoi cela?..

MARIE.

Est-ce que l'on transplante le chêne de nos forêts?.. est-ce que l'on transporte les rochers de nos dolmens... Mon père ne quittera pas la Bretagne, M^{me} la Comtesse, croyez ce que je vous dis.

LA COMTESSE.

Et cependant ce serait le seul moyen d'arriver pour toi à un résultat heureux. Silence ! Marie, voilà Jeannic !

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEANNIC.

(Aussitôt que Jeannic parait, Marie va à lui, et il entre appuyé sur sa fille. Ne pas oublier que Jeannic est un homme de trente-huit à quarante ans à peine.)

JEANNIC.

Bonjour, M^{me} la Comtesse. Excusez-moi de ne m'être point encore présenté au château ; mais je suis arrivé cette nuit... et ce matin j'ai fait une première visite, vous savez à qui?.. D'ailleurs, à neuf heures qu'il est à peine, j'aurais craint de ne point vous trouver visible encore.

LA COMTESSE.

Depuis quelque temps je me lève très matin, mon cher Jeannic ; on me l'a recommandé pour ma santé ; et ce matin j'ai voulu venir dire bonjour à Marie, et lui demander si elle avait été bien heureuse de vous revoir...

MARIE.

Oh ! oui, je n'avais jamais tant désiré me retrouver près de mon père... jamais je ne l'avais appelé si ardemment... C'est Dieu qui me l'a ramené...

LA COMTESSE.

Et vous, Jeannic, n'avez-vous pas été heureux de retrouver Marie sous ce joli costume breton?..

JEANNIC.

Oui, bien heureux, M^{me} la Comtesse, car c'était la retrouver deux fois... et cependant, faut-il que je vous le dise, je la revois pâle... inquiète... craintive...

MARIE.

Oh ! ce n'est rien, mon père, ce n'est rien...

JEANNIC.

Ce n'est rien!.. Ta pauvre mère me disait cela aussi, sans cesse : «Ce n'est rien,» et elle me souriait comme tu me souris...

LA COMTESSE.

Eh bien ! n'allez-vous pas avoir de tristes idées.

JEANNIC.

Oh ! Dieu m'en garde!

LA COMTESSE.

N'y a-t-il pas mille choses qui peuvent pâlir des joues de seize ans, et rendre inquiète et craintive une fille près de son père...

MARIE.

M^{me} la Comtesse!..

LA COMTESSE.

Sois tranquille...

JEANNIC.

Un secret, un secret dont je ne suis pas !

LA COMTESSE.

Jeannic, vous aimez votre fille, n'est-ce pas ?

JEANNIC.

Oh ! vous me le demandez... Ma fille... mon enfant!.. tout ce qui me reste au monde.

LA COMTESSE.

Eh bien ! nous causerons d'elle, n'est-ce pas ? Jeannic...

JEANNIC.

Quand vous voudrez...

MARIE.

Madame!..

LA COMTESSE.

Plus tard, un autre jour... Oh ! nous avons le temps. N'allez pas croire qu'il s'agisse d'un secret grave ; et que cela ne vous empêche pas de l'embrasser bien paternellement sur son beau front, pur comme celui d'un ange.

MARIE.

Vous nous quittez, M^{me} la Comtesse...

LA COMTESSE.

Oui, je retourne au château.

JEANNIC.

Voulez-vous permettre que je vous accompagne ? Ce me sera une occasion de présenter mes devoirs à M. le Comte...

LA COMTESSE.

Merci. Je crois que le Comte doit venir lui-même ici.

JEANNIC.

Venir le premier !..

LA COMTESSE.

Oui, il a à causer avec vous d'affaires secrètes, et il dit que pour ce genre d'entretien une cabane isolée vaut mieux qu'un château.

JEANNIC.

Je suis aux ordres de M. le Comte.

LA COMTESSE.

Adieu, mon enfant. Bon espoir!

MARIE.

Bon espoir!..

LA COMTESSE.

Adieu, Jeannic!

JEANNIC.

Adieu, M^{me} la Comtesse.

SCÈNE III.

JEANNIC, MARIE.

JEANNIC.

Marie! Marie!

MARIE.

Mon père!

JEANNIC.

Viens ici, ma fille, viens ici, mon enfant, viens, que je te fasse un reproche.

MARIE.

A moi, mon père?..

JEANNIC.

Depuis quand ma fille a-t-elle des secrets qu'elle confie à un cœur étranger, avant de les confier au mien?..

MARIE.

Oh! mon père, je n'ai point de secrets, je n'ai rien confié à personne.

JEANNIC.

Et cependant hier, quand je suis arrivé, sais-tu bien qu'au lieu de te jeter dans mes bras, tu t'es laissé tomber à mes pieds, comme si j'avais quelque chose à te pardonner?..

MARIE.

J'étais heureuse de vous revoir, mon père; je vous demandais la bénédiction du retour.

JEANNIC.

Marie, il y a dans ta vie quelque chose de nouveau que tu me caches. Voyons, mon enfant, sois franche, dis-moi tout... Songe que tu n'as pas au monde de meilleur ami que moi.

MARIE.

Oh! mon père, mon bon père...

JEANNIC.

Voyons, parle, mon enfant...

MARIE, s'éloignant de lui, à elle-même.

Non... non... je ne pourrai jamais!..

JEANNIC.

Des larmes!.. Marie, tu pleures!..

MARIE, essayant de sourire.

Moi, non, je ne pleure pas... voyez...

JEANNIC, avec un mouvement d'impatience.

On vient...

MARIE, vivement.

C'est le Comte. Vous avez à causer avec lui d'affaires sérieuses, je vous laisse, mon père.

JEANNIC.

Oui, nous reprendrons la conversation quand il sera parti.

(Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE IV.

JEANNIC, LE COMTE, D'HORIAC.

JEANNIC.

Excusez-moi, M. le Comte, de m'être laissé prévenir par vous... J'allais partir pour le château, quand M^{me} la Comtesse m'a dit que vous vous disposiez à me faire l'honneur de venir dans ma pauvre cabane.

D'HORIAC, bas, au Comte.

C'est notre homme?..

LE COMTE, de même.

C'est lui-même. (Haut.) Mon cher Chevalier, cette pauvre cabane dont parle modestement Jeannic, est tout bonnement celle de l'homme le plus influent de la Bretagne. Tant que cette carabine, que vous voyez suspendue au-dessus de la cheminée, restera accrochée à cette place, il n'y aura pas un coup de fusil tiré de Nantes à Lorient, et de Saint-Brieuc à Chollet; qu'on l'entende retentir, et trois provinces seront en feu!

JEANNIC.

Vous exagérez le pouvoir d'un pauvre paysan, M. le Comte, et ce pouvoir est loin d'être aussi grand que vous le croyez...

LE COMTE.

Oh! ne craignez rien, Jeannic, M. est des nôtres...

JEANNIC.

Vous vous méprenez à mon intention, M. le Comte: ce que j'en disais, ce n'était point par crainte, c'était pour rétablir les faits dans leur vérité...

LE COMTE.

Il n'en est pas moins vrai que vous venez de faire une chose que personne n'avait pu faire, Jeannic; vous venez en une seule tournée de pacifier la Bretagne.

D'HORIAC.

C'est une mission qui a dû vous coûter à remplir, car, avec votre attachement à nos princes, je vous crois beaucoup plus disposé à la guerre qu'à la paix.

JEANNIC.

Oui, quand la guerre peut être utile à la cause que je sers, oui, quand il y a quelque chance à la soutenir, oui, quand le sang de trois provinces ne coule pas au profit de quelques ambitions particulières; mais pour le bien général, oui, je suis disposé à la guerre, et si je voyais aujourd'hui les mêmes chances qu'en 93, je me jetterais dans la mêlée avec le même courage et le même dévouement que je l'ai fait alors, fort de ma conscience, à laquelle j'obéis, et en laissant à Dieu le soin de juger entre moi et mes adversaires... Mais il y a une chose triste et sombre dans tout cela: Charette a été fusillé, Stofflet a été fusillé; d'Elbéc, Lescure et Bonchamps sont morts sur le champ de bataille... Puisaye et la Rochejacquelin sont exilés; Sapeaux a fait sa soumission. La Bretagne et la Vendée ont perdu le plus pur de leur sang et le meilleur de leur or... Il faudrait recourir de nouveau à l'étranger, comme on l'a déjà fait... et Dieu nous garde de l'étranger!.. Quant à moi, si l'étranger remettait le pied sur le sol de la France!.. vous regardiez

tout-à-l'heure cette carabine, M. le Comte, eh bien! je la briserais moi-même entre la crosse et le canon, j'en jetterais les deux morceaux dans la mer, et j'irais dire aux républicains : Voulez-vous de moi? Je suis Jeannic-le-Chouan. Ah! c'est que nous connaissons l'Anglais. maintenant, voyez-vous.

D'HORAC.

Ainsi, vous pensez qu'il n'y a plus rien à faire en Bretagne et en Vendée?..

JEANNIC.

Plus rien...

LE COMTE.

C'est mon avis aussi, et j'en ai écrit dans ce sentiment à Goblienz... Mais, mon cher Jeannic, il y a, vous le savez, plusieurs moyens de servir son pays...

JEANNIC.

Oui, je le sais, M. le Comte.

LE COMTE.

Et un homme dévoué comme vous à la cause de nos princes... car votre dévouement, je l'espère, n'a subi aucune altération...

JEANNIC.

Quand j'ai une fois donné mon bras, mon cœur et ma vie, je ne les reprends jamais, M. le Comte...

LE COMTE.

Eh bien! dis-je, un homme dévoué comme vous, peut rendre à la cause qu'il a embrassée... différens genres de service...

JEANNIC.

Auriez-vous un chef à mettre à notre tête... un chef qui se déciderait à venir combattre avec des paysans...

LE COMTE.

Non. Vous l'avez dit... un nouveau soulèvement est impossible dans les circonstances actuelles, et je le pense comme vous. Non, non, c'est un projet qui, pour être plus pacifique en apparence, n'en sera pas moins terrible pour nos ennemis; dans le résultat... Nous voulons fonder un journal qui défende les droits de la monarchie et de la légitimité.

JEANNIC.

Un journal?..

D'HORAC.

Oui, un journal!

JEANNIC.

En effet, on m'a dit que tandis que nous nous battions ici à coups de carabine, il y avait là-bas des gens qui se battaient à coups de plume.

D'HORAC.

Et la plume, à l'heure qu'il est, mon cher Jeannic, fait une blessure plus profonde et plus dangereuse que la balle la mieux dirigée. L'écho de votre carabine retentit à peine à une demi-lieue à la ronde... l'écho d'une idée bien émise, d'un principe bien développé, retentit par toute la terre... Il viendra un temps où ce bruit que vous méprisez, Jeannic, fera taire celui des canons...

JEANNIC.

C'est possible, Messieurs, mais je n'ai pas si longue vue, moi; et d'ailleurs, à quoi puis-je vous être bon dans une pareille lutte, moi, pauvre paysan, ne sachant ni lire, ni écrire, et signant à peine mon nom,

LE COMTE.

A quoi vous pouvez nous être utile, mon cher Jeannic? Vous pouvez consolider notre projet avec votre consentement, ou le renverser avec votre refus... Il faut trois choses pour créer un journal... l'argent, je l'ai... le talent, le Chevalier le possède... le dévouement, c'est votre lot, à vous, mon cher Jeannic... Moi, je serai le fondateur, Monsieur rédigera... vous, vous signerez... A vous, mon cher Jeannic, la part la plus dangereuse... Nous vous l'avons réservée, comme au plus dévoué et au plus brave, car il y a à risquer le duel, la prison, et qui sait? dans une réaction, l'échafaud, peut-être.

JEANNIC.

Merci, M. le Comte, d'avoir eu cette idée de m'associer pour une pareille entreprise à des hommes comme vous... Merci d'avoir pensé que mon dévouement ne reculerait devant rien... merci, enfin, comme vous le dites, de m'avoir réservé, dans cette association, la part la plus dangereuse... Mais à chacun la place que Dieu lui a faite... Moi, M. le Comte, je suis né pour les forêts sauvages, pour les grèves solitaires, et non pour le bruit, le tumulte et l'intrigue des villes... Si je pouvais, d'ici, vous rendre le service que vous me demandez... si je pouvais, d'ici, risquer ma vie, ma liberté, ma tête, très bien!.. je vous recommanderais ma fille, mon enfant chérie! et tout serait dit... Mais il n'en est point ainsi, M. le Comte... Il me faudrait aller habiter vos villes... et quelles villes? Paris! Ah! j'y étoufferais au bout d'une semaine. Moi, M. le Comte, moi... que je quitte, pour votre air fangeux et épais de la capitale, mon air âpre et vivace de la Bretagne! que je quitte mes grandes forêts de chêne dont je connais chaque cri, chaque plainte, chaque murmure!.. que je quitte cette mer, sauvage et caressante à la fois, qui, tout enfant, a lavé mes pieds, qui, vieillard, me bercera de ses mugissemens!.. que je quitte mes plaines, mes grèves, mes dolmens; l'église où j'ai été baptisé, la cabane où sont morts mes parens, le cimetière où dort ma femme, ma pauvre Marie!.. que je quitte ce coin de terre où j'ai été heureux, où j'ai souffert, où est mon âme, enfin!.. Oh! non, non, M. le Comte, vous ne voulez pas me tuer, et un pareil déplacement me tuerait!.. je vous le jure!..

LE COMTE.

Mais, mon cher Jeannic, vous vous épouventez à tort.

JEANNIC.

Oh! vous n'êtes pas du pays... vous n'y êtes pas né... vous y êtes venu, voilà tout. La Bretagne, c'est une des mille localités que vous avez visitées, c'est une des mille provinces que vous avez parcourues... c'est une halte de votre vie, mais ce n'est point votre existence tout entière... Moi, la Bretagne! c'est mon univers!.. Tenez! tenez, M. le Comte... pardonnez à ma faiblesse... quitter la Bretagne, je ne le puis pas.

D'HORAC.

Mais ce n'est que pour un temps... dans deux ans, dans un an, peut-être, vous reviendrez dans

votre Bretagne, et pour en sortir... eh bien ! nous vous ferons un pont d'or...

JEANNIC.

Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur ? je ne vous comprends pas...

D'HORIAN.

Je veux dire, mon cher Jeannic, que pendant ces deux ans il y a une fortune à faire...

JEANNIC.

Ah ! merci, Monsieur, merci de m'avoir débarrassé d'un remords... M. le Comte me parlait de danger, de dévouement, et je lui répondais, presque avec honte de me sentir si faible, que je ne le pouvais pas... Vous me parlez d'argent, vous !... et je vous réponds, avec orgueil de me sentir si fort, que je ne le veux pas...

LE COMTE.

Excusez le Chevalier, Jeannic, il a cru parler à un homme ordinaire.

JEANNIC.

Hé ! ne suis-je pas un homme ordinaire... M. le Comte, vous vous trompez, et Monsieur a bien raison, je ne suis qu'un homme ordinaire... Cherchez autour de vous, et vous en trouverez quelqu'autre plus fort et meilleur que moi... Cela ne vous sera pas difficile...

LE COMTE.

Ainsi, vous nous refusez, mon cher Jeannic.

JEANNIC.

Pardonnez-moi... mais ce que vous me demandez est impossible...

D'HORIAN.

Que voulez-vous, Comte ? il faut en prendre notre parti... Ce que M. Jeannic refuse, je sais dix personnes qui seront heureuses de l'accepter.

LE COMTE.

Dans tous les cas, Jeannic, si vous changez d'avis d'ici à deux ou trois jours, rappelez-vous que nous vous gardons la préférence...

JEANNIC.

Merci, M. le Comte... mais j'ai bien peur que cette nouvelle bonté ne soit perdue... Je suis enchaîné au sol, voyez-vous, comme la racine de nos arbres, comme les pierres de cette maison.

LE COMTE.

Adieu, Jeannic, dans trois jours nous partons pour Paris.

(Musique.)

JEANNIC.

Dieu vous y conduise, M. le comte.

D'HORIAN, au Comte, en s'éloignant.

Cet homme est un fou dont il n'y a rien à faire.

LE COMTE.

J'ai bien peur que ce ne soit vous qui ayez gâté toute l'affaire, Chevalier, avec votre pont d'or.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

JEANNIC, puis HERVÉ.

JEANNIC, après un instant de silence.

Non... non... je ne pouvais accepter.

HERVÉ, poussant la fenêtre par laquelle la veille s'est éloigné Fabien, et s'appuyant sur le rebord.

Eh bien ! notre chef, sommes-nous enfin seuls, et y a-t-il moyen de causer un instant ?

JEANNIC.

Ah ! c'est toi, Hervé... Je te demande pardon de ne pas m'être encore occupé de toi.

HERVÉ.

Occupé de moi !... Est-ce que j'ai besoin qu'on s'occupe de moi ?... Je n'en suis pas laissé mourir d'inanition, allez demander plutôt à la mère Marguerite.

JEANNIC.

Et tu as bien fait, mon garçon.

HERVÉ.

D'ailleurs, ce matin, vous étiez sorti, et tout à l'heure vous étiez en affaire.

JEANNIC.

Es-tu reposé ?

HERVÉ.

Je crois bien, j'ai dormi douze heures, les poings fermés.

JEANNIC.

Alors, tu peux retourner à Saint-Laud, près du curé.

HERVÉ.

Quand vous voudrez, tout de suite... (Sautant dans la chambre par la fenêtre.) Me voilà présent.

JEANNIC, appelant,

Marie !

MARIE, ouvrant sa porte.

Me voilà, mon père.

JEANNIC.

Apporte tout ce qu'il faut pour écrire.

MARIE.

A l'instant.

JEANNIC.

Je vais te remettre une lettre pour ce bon curé de Saint-Laud, l'abbé de Bernier.

HERVÉ.

Ça suffit... La chose lui sera remise, à moins que ces deux jambes ne se cassent en route, car, vous le savez, je me ferais plutôt tuer que de vous trahir !..

JEANNIC.

Oui, je sais que tu es un brave garçon.

MARIE.

Voulez-vous me dicter ?

JEANNIC.

Oui, écris » Monsieur l'abbé... la présente » est pour vous dire qu'après vous avoir quitté » je suis revenu par Saint-Brienc et par Pontivy, » et que là, comme partout, nos hommes ont » promis de ne rien tenter partiellement et sans » un ordre de vous. Je suis arrivé hier au soir » à Saint-Brehat, où, avec l'aide de Dieu, j'ai » trouvé tout ce que j'aime heureux et bien » portant... Ce matin, M. le comte de Saint- » Brehat est venu me proposer une chose que » je n'ai pas trop bien comprise... Tout ce que je

«sais, c'est qu'il s'agissait d'aller établir un journal pour la défense de la bonne cause... Il voulait m'emmener avec lui à Paris, mais j'ai pensé que je suis plus utile à nos princes en restant et en attendant leurs ordres. J'ai donc refusé.»

MARIE.

Ah!

JEANNIC.

Qu'as-tu, mon enfant?

MARIE.

Rien, mon père, un éblouissement...

HERVÉ.

Est-ce que vous allez vous trouver mal?

MARIE.

Rassurez-vous, ce n'est rien.

JEANNIC.

Tu es donc malade?

MARIE.

Non, mon père... « J'ai donc refusé... »

JEANNIC.

Voilà tout. Maintenant: « J'ai l'honneur de vous saluer avec un profond respect, etc., etc. »

MARIE.

Voulez-vous signer... mon père?

JEANNIC.

Oui, donne.

MARIE, à part, et s'éloignant sans être vue.

O mon Dieu! mon seul espoir!..

JEANNIC.

Hervé, il est inutile de mettre l'adresse, tu sais pourquoi... et si tu la perdais...

HERVÉ.

Oh! il n'y a pas de danger!..

JEANNIC.

N'importe, si tu la perdais, comme tu sais ce qu'il y a dedans...

HERVÉ.

Je le lui répèterais mot pour mot.

JEANNIC.

C'est bien! Maintenant, as-tu besoin de quelque chose?

HERVÉ.

De rien, j'ai déjeuné.

JEANNIC.

Et d'argent?

HERVÉ.

Pourquoi faire? Est-ce qu'il n'y a pas de maisons tout le long de la route.

JEANNIC.

Allons, va, et que Dieu te conduise!

HERVÉ.

Bonsoir... Adieu, M^{lle} Marie... Elle n'est plus là!..

JEANNIC.

Elle sera rentrée chez elle; je la crois un peu souffrante!

HERVÉ.

Oh! alors, c'est autre chose, il faut la laisser tranquille. (A Marguerite, qui entre.) Adieu! la mère Marguerite. Ah! dites donc, vous m'avez donné de fameuses galettes de sarrasin... Est-ce vous qui les faites?

MARGUERITE.

Oui, c'est moi.

HERVÉ.

Eh bien! vous avez là un fier talent! Ça tient à l'estomac, je vous en réponds... c'est comme si j'avais avalé un grès... c'est capable de me

conduire jusqu'à Saint-Brienc. Adieu, M. Jeannic... bien des choses à M^{lle} Marie... Kernoc n'est pas malheureux, Je ne vous dis que cela.

JEANNIC.

Adieu, mon brave.

SCÈNE VI.

JEANNIC, MARGUERITE.

JEANNIC.

Dis-moi, Marguerite, qu'a donc Marie?

MARGUERITE.

Votre demoiselle?..

JEANNIC.

Oui, elle souffre, elle est malade... Ne t'en es-tu donc pas aperçue?

MARGUERITE.

Vous avez raison. Depuis quelque temps, elle ne fait plus que soupirer, et ce matin elle avait les yeux tout rouges...

JEANNIC.

Ainsi, tu vois, je ne m'étais point trompé... Marie avait pleuré, et tu ne lui a pas demandé ce qu'elle avait?

MARGUERITE.

Non, j'ai cru que c'était de joie de vous revoir.

JEANNIC.

Les larmes de joie ne laissent pas de pareilles traces. (Faisant quelques pas vers sa chambre.) Oh! je saurai ce qui la fait pleurer ainsi. Mais ce matin n'a-t-elle point refusé de me le dire quand je l'ai interrogée...! Marguerite, M. le Recteur vient-il souvent ici?

MARGUERITE.

Oh! presque tous les jours... Hier encore il y était.

JEANNIC.

Bien! tu sais que c'est à la fois le médecin du corps et le médecin de l'âme. Je vais aller lui faire une petite visite, peut-être saura-t-il quelque chose, lui.

MARGUERITE.

Et si M^{lle} Marie demande après vous?

JEANNIC.

Tu peux lui dire où je suis allé... Seulement, ne lui dis pas pourquoi. Tu entends?

MARGUERITE.

Soyez tranquille...

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MARGUERITE, seule; puis MARIE.

MARGUERITE.

Ce bon M. Jeannic! Un homme fort et courageux comme cela... qu'est-ce qui dirait qu'il a un pareil cœur... A la moindre indisposition, au moindre chagrin de sa fille, il tremble comme une femme.

MARIE, entr'ouvrant la porte.

Marguerite...

MARGUERITE.

Mademoiselle...

MARIE.
Je viens de voir passer mon père... Où est-il allé ?

MARGUERITE.
Chez M. le Recteur, Mademoiselle.

MARIE.
Alors, il est absent pour près d'une heure ?

MARGUERITE.
Dame ! rien que le temps d'aller et de revenir, il lui faut bien ça.

MARIE.
Écoute, Marguerite : tu vas me faire un plaisir.

MARGUERITE.
Deux, Mademoiselle.

MARIE.
J'ai quelque chose à écrire à M^{me} la Comtesse ; tu porteras la lettre au château, et tu ne la remettras qu'à elle, n'est-ce pas ?.. à elle seule.

MARGUERITE.
Ne craignez rien... du moment où vous me le recommandez...

MARIE.
Bien, merci.

MARGUERITE.
Mais il faut, au moins, que j'aie mettre un tablier blanc et un autre bonnet. (S'éloignant en secouant la tête.) Hum ! M. Jeannic a raison... il y a quelque chose là-dessous... il y a quelque chose !..

SCÈNE VIII.

MARIE, seule, s'asseyant à la table et écrivant.

« M^{me} la Comtesse, tout espoir est perdu !..
» Mon père a refusé d'aller à Paris. Je suis pour
» toujours enseveli ici ; il ne me reste plus qu'à
» mourir de douleur. Au nom du ciel, vous qui
» m'appellez votre fille, vous que j'aime et que
» je respecte comme ma mère, priez, suppliez
» M. le Comte de faire une seconde tentative,
» car, vous le savez, avec vous, à Paris, la seule-
» ment est pour moi le bonheur et la vie...
» Mais ici, ici... je souffre, je souffre.. et je
» meurs !.. » (Jeannic rouvre la porte.) Dieu !
mon père !..

SCÈNE IX.

JEANNIC, s'arrêtant un instant sur la porte ;
MARIE, se relevant vivement et se plaçant entre lui et la table.

JEANNIC.
Elle écrit !

MARIE.
Ah ! c'est vous, mon père... Je croyais que vous étiez allé chez M. le Recteur ?

JEANNIC.
Oui, mon enfant... mais je l'ai rencontré à quelques pas de la maison, il venait chez la pauvre veuve de Bertrand... Je lui ai donné rendez-vous ici, et je suis venu l'attendre... Et toi, que faisais-tu ?

MARIE.
Moi ? rien, mon père...

JEANNIC.
Je croyais t'avoir vue écrire.

MARIE.
Ah ! oui... une ballade...

MARGUERITE, entrant.
Là... me voilà, Mademoiselle, toute prête à porter votre lettre au château.

MARIE.
Non, c'est inutile, maintenant, ma bonne Marguerite... cela ne vaut pas la peine de le déranger.

JEANNIC.
Tu écrivais au château ?

MARIE.
Oui, c'est vrai... à la Comtesse, mon père... pour la prier de m'envoyer quelques cahiers de musique... (Déchirant le morceau de papier, le froissant dans ses mains et le jetant dans la cheminée.) Mais j'ai réfléchi... faire courir la pauvre Marguerite pour cela... pour un caprice... je m'en voudrais.

JEANNIC.
Ah ! ma pauvre enfant, tu n'es pas habituée à mentir...

MARIE.
A mentir, mon père ?..

JEANNIC.
Marie, j'ai à causer avec le recteur... Va, et dans un instant j'irai te rejoindre.

MARIE.
Mon père, mon bon père !..

JEANNIC.
Oui, ton bon père qui t'aime de toute son âme, comme il aimait ta pauvre mère, et plus encore, peut-être !

SCÈNE X.

JEANNIC, MARGUERITE.

JEANNIC.
Eh bien ! tu l'as vue, Marguerite.

MARGUERITE.
Quoi donc ?

JEANNIC.
Son embarras, quand je l'ai surprise écrivant... (Cherchant dans la cheminée.) A qui écrivait-elle ?

(Il ramasse le papier roulé.)

MARGUERITE.
Oh ! elle vous a dit la vérité... A M^{me} la Comtesse. C'est moi qui devais porter la lettre.

JEANNIC.
C'est bien, Marguerite, c'est bien... Je serai entré brusquement, elle ne m'aura pas reconnu.

MARGUERITE.
Vous n'avez pas besoin de moi, notre maître ?

JEANNIC.
Non, merci.

MARGUERITE.
Ah ! voilà M. le Recteur qui vient.

JEANNIC.
C'est bon.

SCÈNE XI.

JEANNIC; puis, LE RECTEUR.

JEANNIC.

Il y a quelque mystère caché sous tout cela... et il s'est passé quelque chose de nouveau pendant mes deux mois d'absence... (Entre le recteur.) Ah! venez, M. le Recteur!

LE RECTEUR.

Me voilà, mon cher Jeannic!.. Dame! je me fais vieux, j'ai soixante-huit ans, et les jambes ne vont plus aussi vite que le cœur... Mais qu'avez-vous? vous êtes tout agité...

JEANNIC.

Je voulais vous interroger sur un cas de conscience.

LE RECTEUR.

Je suis un pauvre théologien, mon pauvre Jeannic... Mais n'importe, dites toujours.

JEANNIC.

Un père a-t-il le droit de surprendre le secret de son enfant, lorsqu'il croit la vie ou le bonheur de cet enfant intéressé à ce secret?

LE RECTEUR.

Dieu a remis les enfants sous la garde des pères, et il a dit à ceux-ci : vous me répondez de la vertu de vos filles et de l'honneur de vos fils. Par conséquent, il n'a mis de limites à leur autorité que leur conscience.

JEANNIC.

Bien, mon père; c'est ce que je pensais. Maintenant, voilà ce qui arrive : Hier, lorsque je suis entré ici, Marie était si troublée, que j'ai cru qu'elle allait se trouver mal. Ce matin, pendant qu'elle écrivait une lettre que je lui dictais, je l'ai vue devenir si pâle, que j'ai cru qu'elle allait mourir... Tout à l'heure, enfin, je l'ai surprise écrivant un billet qu'elle a déchiré et jeté là en m'apercevant... Ce billet, je l'ai ramassé et le voilà.

LE RECTEUR.

L'avez-vous lu?

JEANNIC.

Vous savez bien que je ne sais pas lire, mon père.

LE RECTEUR.

C'est juste.

JEANNIC.

Eh bien! j'en suis sûr, le secret de Marie, ce secret qu'elle ne veut point m'avouer, est dans cette lettre... Puisque j'ai le droit de connaître ce secret... lisez, M. le Recteur... lisez...

LE RECTEUR.

Mais, mot, Jeannic!..

JEANNIC.

N'êtes-vous pas le dépositaire obligé des secrets de la terre? n'êtes-vous pas l'intermédiaire entre la conscience humaine et la miséricorde divine? n'êtes-vous pas toujours prêt à prier et à pardonner? Lisez, M. le Recteur, lisez.

LE RECTEUR.

Allons, puisqu'il le faut! (Lisant.) « M^{me} la Comtesse... »

JEANNIC.

Je respire!.. C'était bien à la Comtesse!..

LE RECTEUR.

« M^{me} la Comtesse, tout espoir est perdu... »
« Mon père a refusé d'aller à Paris, je suis pour toujours ensevelie ici; il ne me reste plus qu'à mourir de douleur!.. »

JEANNIC.

Il y a cela?

LE RECTEUR.

Je vous lis ce qui est.

JEANNIC.

Continuez, je vous prie...

LE RECTEUR, continuant.

« Vous qui m'appellez votre fille, vous que je respecte comme ma mère, priez, suppliez M. le Comte de faire une seconde tentative; car, vous le savez, avec vous, à Paris, le seullement est pour moi le bonheur et la vie; mais ici, ici, je souffre, je souffre et je meurs!.. »

JEANNIC, tombant sur une chaise, la tête dans ses mains.

Ah!

LE RECTEUR.

Jeannic... voyons, soyez raisonnable.

JEANNIC, se relevant.

Ah! mais non, je m'effraie à tort, n'est-ce pas? M. le Recteur, il n'y a dans tout cela qu'un caprice d'enfant, un désir de jeune fille, une fantaisie d'un instant qui passera avec l'impossibilité de la satisfaire... Mais vous ne me répondez pas, M. le Recteur!

LE RECTEUR.

Écoute, Jeannic : tu es un homme, et je puis te parler comme à un homme... Tu sauras ensuite ce que tu auras à faire.

JEANNIC.

Oh! oui, M. le Recteur, conseillez-moi, guidez-moi.

LE RECTEUR.

Ce n'est point un conseil que je te donne, Jeannic, c'est un souvenir que je veux te rappeler : le souvenir de ta femme.

JEANNIC.

Parlez, mon père, parlez!

LE RECTEUR.

C'était la chasteté même que ta femme, Jeannic, et celui qui trahirait le secret de sa confession suprême, révélerait le dernier soupçon d'un ange... Mais, que veux-tu? Jeannic! à cet ange, il manquait le ciel où il était né... Tu as entendu parler de cette maladie fatale qu'on appelle maladie du pays... eh bien! la pauvre Marie en était atteinte... Non pas que son pays fût tel ou tel lieu plutôt qu'un autre, mais son pays, pays de l'âme et non du corps, c'était une autre vie, une autre demeure, d'autres relations que les nôtres... Son esprit, riche et cultivé, séchait au milieu de nos esprits rudes et incultes; il n'y avait point un échange égal entre ce que nous lui donnions et ce qu'elle nous rendait... Eh bien! cette femme trop élevée pour nous, cette femme qui est morte étouffée dans notre air trop épais pour elle, cette femme, Jeannic, c'est la mère de ta fille.

JEANNIC.

Oh! oui, oui, tout ce que vous venez de dire est bien vrai, et je me le rappelle... Je ne vous l'avais pas dit... je ne vous en avais jamais parlé... Mais, voyez-vous, depuis la mort de

ma pauvre femme, j'ai là comme un remords... Dieu sait si j'aurais donné ma vie pour elle! Dieu sait si depuis que je l'ai perdue il s'est passé un seul jour sans que je l'aie pleurée comme une compagne, sans que je l'aie adorée comme une sainte! Mais, que voulez-vous, mon père, j'avais rénni ce que Dieu avait fait naître pour vivre séparé; la fille élégante des villes et le grossier paysan de la campagne. J'avais transporté une frêle créature du Midi, habituée au luxe, au soleil et à la chaleur, sur notre terre âpre, triste et glacée de la Bretagne. Son pauvre cœur grelottait toujours, j'avais beau vouloir le réchauffer avec mon amour, mon amour était brusque et sauvage comme moi, et ce n'était pas ainsi qu'elle devait être aimée... J'avais beau l'entourer de soins et de complaisances, il y avait dans la manière dont je m'approchais, il y avait dans le son de ma voix quelque chose à quoi elle n'était pas habituée et qui la faisait tressaillir... et elle, mon père, elle si bonne, si parfaite, elle me souriait... mais je le voyais bien, c'était le sourire de l'âme et non du corps... je sentais que ce qu'elle éprouvait pour moi, c'était de la reconnaissance et non de l'amour... Certes, elle n'a manqué de rien, car, vous le savez, pour un paysan, je suis riche, et une paysanne, à sa place, se fût trouvée fière et heureuse... mais, à elle, il lui manquait quelque chose... eh bien! ce qui lui manquait, c'était un mari de sa caste, un homme qui eût reçu une éducation égale à la sienne, un homme aux mœurs polies, qui l'eût peut-être moins aimée que moi, mais qui l'eût rendue heureuse... Tandis que moi, avec tout mon amour, avec mon amour profond, dévoué, éternel, moi, je l'ai tué!

LE RECTEUR.

Jeannic... mais es-tu fou, Jeannic, de dire de pareilles choses?..

JEANNIC.

Oui, il eût mieux valu, le jour où je l'ai ren-

contrée assise sur le seuil du château de Saint-Brehat, ne sachant que devenir et ne sachant où aller, il eût mieux valu que je détournasse la tête comme si je ne l'avais pas vue; elle se serait remise en route, pieds nus, peut-être... mais ses pieds eussent trouvé d'eux-mêmes ce sentier qui conduit aux villes, et n'ayant point souffert ce qu'elle a souffert ici, elle vivrait encore, peut-être!..

LE RECTEUR.

Mais, Jeannic, tu t'exagères...

JEANNIC.

Ah! je n'exagère rien... Voyez-vous, peut-être avais-je oublié, voilà tout. Mais ce que vous venez de me dire, vous, me rend toute ma mémoire... Son existence ici, c'était une existence de souffrances et de larmes... Sa chambre était là, vous le savez... eh bien! je ne rentrais pas une fois sans être attendu... je ne pouvais pas une seule fois cette porte sans la trouver à genoux, priant et pleurant... (En parlant ainsi, il pousse la porte et l'on voit Marie, à genoux, devant le prie-dieu de sa mère, priant et en pleurant.) Tenez, comme prie et pleure à cette heure, sa fille Marie!.. (La prenant dans ses bras et la ramenant en scène.) Marie, prie toujours, mais ne pleure plus... Nous irons à Paris...

MARIE.

Paris!

JEANNIC.

Nous irons où tu voudras... (A lui-même.) J'y laisserai ma vie, mon honneur, peut-être... (Haut.) Mais tu ne mourras pas de chagrin comme est morte ta mère... Oui, prie toujours, mais ne pleure plus!..

LE RECTEUR, étendant ses mains sur eux et à demi-voix.

Mon Dieu, dans la nouvelle route où ils vont entrer, bénissez-les comme je les bénis!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente un salon à l'hôtel du comte de Saint-Brehat.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, MARIE, FABIEN.

(Marie dessine, la Comtesse brode, Fabien est debout, à côté d'elle.)

FABIEN.

Voyons, ma petite cousine. Vous voulez notre bonheur à tous deux, n'est-ce pas?

LA COMTESSE, riant.

Eh bien! n'allez-vous point me parler de ces choses-là devant Marie, à présent!..

FABIEN.

Marie n'écoute pas, Marie dessine, Marie est dans un paysage grec, et par conséquent à six cents lieues de nous. N'est-ce pas, Marie?

MARIE.

Plait-il?

FABIEN.

Vous voyez bien, cousine.

LA COMTESSE.

Qui vous presse, donc, enfants? Marie a dix-huit ans à peine... toi vingt-cinq. Vous vous voyez quand vous voulez, et tant que vous voulez... devant moi, c'est vrai... mais je ne suis pas bien sévère, et il me semble que vous avez le temps d'attendre.

FABIEN.

Que voulez-vous, cousine, j'ai peur!.. Cette liberté dont nous jouissons, nous pourrions la perdre d'un moment à l'autre...

LA COMTESSE.

Comment cela ?

FABIEN.

Le Comte et moi, nous suivons dans nos opinions une ligne si opposée.

LA COMTESSE.

Raison de plus pour que vous ne vous rencontriez jamais.

FABIEN.

Oui, mais chaque jour nos journaux se rencontrent et se heurtent. Ce système fatal de personnalités, adopté par votre mari... cette dissidence, non pas dans nos opinions, mais dans notre manière de les exprimer, nous brouillera inévitablement un jour ou l'autre, le Comte et moi, et il me signifiera qu'il faut que je renonce à Marie.

LA COMTESSE.

Vous savez parfaitement que ce n'est point de ce côté que nous viendra l'opposition... c'est du père de Marie.

FABIEN.

Enfin, où est-il ce père qui commande, qui dirige, et qu'on ne voit pas ? Est-il en Bretagne ? J'irai le chercher... Songez-y donc, cousine : il y a trois mois que Marie est à Paris, et nous ne sommes pas plus avancés. Le Comte, absent depuis deux semaines, revient ce matin... si son journal suit quinze autres jours seulement la ligne qu'il a adoptée depuis son départ, nous sommes brouillés sans miséricorde !..

MARIE, se levant.

Savez-vous que c'est plein de raison, tout ce qu'il vous dit là, M^{me} la Comtesse ?

LA COMTESSE, de même.

Eh bien ! voyons, on tentera une démarche, puisque, pauvres impatiens que vous êtes, vous vous laissez déjà d'être heureux !.. Mais si elle tourne mal, ne vous en prenez qu'à vous.

FABIEN.

Oui, oui, je préfère tout à cet état d'incertitude dans lequel on ne sait ni ce qu'il faut craindre, ni ce qu'il faut espérer... Tenez, voilà une chaise de poste qui entre dans la cour de l'hôtel... c'est votre mari qui arrive.

LA COMTESSE.

Vous vous en allez ?

FABIEN.

Ma présence chez lui, si matin, pourrait lui sembler extraordinaire... Permettez donc que, pendant que vous allez au-devant de lui d'un côté, je me retire de l'autre. Adieu, cousine, je remets tous mes intérêts entre vos mains. Faites comme Dieu, vite et bien.

LA COMTESSE.

Au revoir, Fabien.

FABIEN.

Et vous, Marie, aimez toujours un peu celui qui vous aime beaucoup.

MARIE.

Quand vous reverrais-je ?

FABIEN.

Vous le savez... bientôt..

(Il sort à gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, D'HORAC, LE COMTE.

LE COMTE.

.... Un voyage excellent, comme vous voyez, mon cher... Bonjour, M^{me} la Comtesse. (Ils se donnent la main.) Et vous, ma petite Marie, comment nous portons-nous ?

MARIE.

Très bien, M. le Comte... heureuse de vous revoir.

LE COMTE.

Mais, mille pardons, Mesdames, d'être aussi impoli... J'ai besoin d'être seul avec le citoyen d'Horiac... Vous permettez...

LA COMTESSE.

Il suffit... Marie, si tu veux rentrer chez moi, nous laisserons ces messieurs causer de leurs affaires.

MARIE.

C'est que, vous le savez, M^{me} la Comtesse, j'attends mon père... c'est bientôt l'heure à laquelle il a l'habitude de venir, la seule qu'il se soit réservée. (Elle va à la fenêtre.) Eh ! tenez... quand je vous disais... le voilà dans la cour, qui attend que onze heures sonnent.

LA COMTESSE.

Eh bien ! le Comte aura la bonté de te faire prévenir, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Sans doute. D'ailleurs, je serai enchanté de causer un instant avec lui... ce cher Mauclerc. Vous avez eu soin, j'espère, de ne pas l'appeler Jeannic devant nos gens, pour ne pas lui faire de mauvaises affaires ?

MARIE.

Vous m'avez dit qu'il y avait du danger pour mon père à ce qu'on sût que Jeannic et Mauclerc ne faisaient qu'un, et vous devez bien penser que, de mon côté, M. le Comte, je n'ai point commis une pareille indiscretion...

LE COMTE, avec intention.

Avec personne ?

MARIE.

Avec personne, M. le Comte.

LA COMTESSE.

Viens, Marie...

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LE COMTE, D'HORAC.

LE COMTE, suivant des yeux sa femme et Marie, et quand la porte est refermée.

Voyons d'abord si ces diables de domestiques ne nous espionnent pas.

D'HORAC, après avoir été écouter au fond.

Nous pouvons parler, M. le Comte.

LE COMTE.

Eh bien ! mon cher, comme vous me l'aviez dit, c'est un parti désorganisé... Tout le monde semble avoir perdu la tête !.. Il n'y a que Monsieur qui a conservé la sienne... mais, vous le savez, celui-là est impénétrable !..

D'HORIAN.

Et comment avez-vous été reçu ?

LE COMTE.

A merveille!.. avec force compliments... voilà tout... rien de positif. Au reste, eux-mêmes me paraissent perdre tout espoir de rentrer jamais en France.

D'HORIAN.

Mais je me tue de vous le dire depuis six mois, mon cher Comte... c'est un parti ruiné, et qui entraînera avec lui, dans sa perte, tout ce qui aura le malheur ou la sottise de lui rester attaché.

LE COMTE.

J'en ai peur!..

D'HORIAN.

Et moi, j'en suis sûr.

LE COMTE.

De votre côté, qu'avez-vous fait ?

D'HORIAN.

Des merveilles!.. J'ai tympanisé les directeurs, j'ai tonné contre les orgies du Luxembourg, j'ai diffamé les Aspases et les Laïs de la rue de Vaugirard... Barras est furieux, je le sais... et déjà des amis communs sont venus me trouver de sa part, en me demandant ce qui m'inspirait une pareille haine contre le gouvernement.

LE COMTE.

Que leur avez-vous répondu ?

D'HORIAN.

Moi, j'ai répondu que je n'avais aucune haine contre les hommes, mais que seulement je mordais où il y avait de la prise. On m'a fait des offres, mais des offres misérables... Aussi, j'ai redoublé... J'ai attaqué la femme de celui-ci, la maîtresse de celui-là... Si bien qu'il s'en est suivi une action devant les tribunaux contre notre gérant.

LE COMTE.

Diable!.. vous ne me dites pas cela.

D'HORIAN.

Je n'ai pas encore eu le temps... chaque chose à son tour...

LE COMTE.

Et Jeannic, le sait-il?..

D'HORIAN.

Je ne lui ai rien dit... J'ai reçu et confisqué l'assignation... Il sera condamné par défaut... de sorte qu'il ignorera pour quelle cause il est condamné, et croira que c'est pour ses principes politiques... Avec un mot de vous, la chose ira toute seule.

LE COMTE.

Où, vous m'avez réservé cela, merci... Et pour quand le jugement ?

D'HORIAN.

Pour aujourd'hui... Justement, vous arrivez à merveille!..

LE COMTE.

Mon cher d'Horian, j'ai peur que vous ne me fassiez là de bien méchantes affaires!..

D'HORIAN.

Je vous fais... je vous fais ce que vous voulez... Avant huit jours on est à vos pieds, vous imposez vos conditions, et on les accepte.

LE COMTE.

Il y a quatre ans, pour la moitié de cela, on m'aurait envoyé à la guillotine!..

D'HORIAN.

Ce qui vous prouve que puisque les choses changent ainsi, les hommes auraient grand tort de ne pas suivre leur exemple.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JEANNIC.

JEANNIC, ouvrant la porte, et s'arrêtant sur le seuil.

Pardon, M. le Comte... pardon, si j'entre sans être annoncé, mais c'est l'heure à laquelle j'ai l'habitude de venir voir ma fille... vous le savez... et je la croyais ici...

LE COMTE, allant à Jeannic, et lui tendant la main.

Soyez le bienvenu, Jeannic... Je suis enchanté de vous voir!.. Je viens de faire un voyage à Coblenz... comme vous savez, et je suis aise de vous dire qu'il a été fort question de vous en haut lieu.

JEANNIC.

De moi? M. le Comte... Permettez-moi de douter que mon existence même soit connue des personnages augustes dont vous me parlez.

LE COMTE.

Eh bien! c'est ce qui vous trompe, mon cher Jeannic.

JEANNIC.

Où, peut-être, c'est vrai... lorsque je marchais entre Stofflet et Cathelineau, à la suite du brave Charette ou du noble d'Elbée... oui, peut-être mon nom de Jeannic a-t-il eu quelque retentissement... Mais maintenant que je m'appelle Mauclerc, maintenant que je n'ai d'autre mérite que de signer, chaque soir, ce nom obscur au bas de la dernière page d'un journal, je ne vois pas comment, courant si peu de danger, je pourrais acquérir une si grande gloire!..

D'HORIAN.

Ce nom... vous l'oubliez, mon cher Jeannic, est répété, tous les jours, six ou huit mille fois, au contraire... Ce nom va partout où va le journal. Et quand un article, ardent de patriotisme, serré de logique, ou chaud de poésie, émeut le lecteur, votre nom est là pour lui indiquer l'homme vers lequel se doivent porter ses sympathies.

JEANNIC.

Ainsi, je récolte une moisson qui ne m'est point due... d'autres aiment, et moi je récolte. Vous conviendrez, Messieurs, qu'il n'y a pas de quoi être fier de cela.

LE COMTE.

Si fait, Jeannic, car cette responsabilité n'est peut-être pas si exempte de danger que vous le croyez. La guerre que nous faisons au nom des bons principes, le drapeau que nous avons publiquement arboré, a attiré sur nous la haine de toute cette coterie de Barras, et l'heure de la persécution est arrivée, Jeannic...

JEANNIC.

Qu'elle soit la bienvenue, puisqu'elle vient avec le devoir!.. Il m'étonnait aussi que depuis

trois mois que nous attaquois tous les matins nos adversaires, ils ne se soient pas vengés quand ils ont le pouvoir entre les mains... Et vous dites que je dois être poursuivi, M. le Comte ?

LE COMTE.

Oui... Tenez, voici d'Horiac qui a reçu avis de tout cela, et qui vous donquera les renseignements que vous désirez. Quant à moi, j'ai couru la poste toute la nuit, et je suis écrasé de fatigue... Je vais prendre un instant de repos. Si vous avez besoin de quelque chose... d'argent, de... voici notre caissier, vous le savez, et il à licence de vous donner tout ce que vous lui demanderez.

JEANNIC.

Mille fois merci, M. le Comte... je n'ai besoin de rien, que de voir ma fille.

LE COMTE.

Eh bien ! faites-la appeler quand vous voudrez, ou entrez chez elle.

D'HORIAC, faisant un mouvement pour sortir.

Oui. Voulez-vous que je vous envoie un domestique ?

JEANNIC.

Non, merci, j'appellerai moi-même. Je voudrais causer avec vous un instant auparavant.

LE COMTE.

Eh bien ! je vous laisse... Au revoir, Jeannic...

(Il rentre.)

JEANNIC.

A l'honneur ! M. le Comte.

SCÈNE V.

JEANNIC, D'HORIAC.

D'HORIAC.

Mon cher Jeannic, je vous demande pardon, mais dans ce moment-ci je suis attendu chez moi.

JEANNIC.

Deux secondes, Monsieur, et je vous laisse libre.

D'HORIAC.

Mais savez-vous bien, mon cher Jeannic, que j'admire votre héroïsme !... Vous parlez vraiment de la prison avec un flegme...

JEANNIC.

Trêve de compliments, je vous prie... Ainsi, n'est-ce pas, nous les avons atteints, malgré le bouclier d'or dont ils se couvrent... nous les avons blessés, malgré le manteau d'impudence dont ils s'enveloppent... Oui, oui, vous avez raison, Monsieur, la plume vaut la carabine.

D'HORIAC.

Ainsi, Jeannic, cette nouvelle qui, pour tout autre que pour vous, serait reçue avec crainte, vous l'accueillez, vous, avec joie ?

JEANNIC.

Monsieur, toute croyance est une religion !... Puisque je suis assigné, veuillez me dire pour quel jour, et devant quel tribunal ?

D'HORIAC.

Voilà ce qui était porté sur l'assignation ; mais je ne l'ai plus.

JEANNIC.

Vous ne l'avez plus ?

D'HORIAC.

Je l'ai remise à l'avocat qui doit vous défendre...

JEANNIC.

Vous l'avez remise à l'avocat qui doit me défendre !.. Et qu'ai-je besoin d'avocat ?.. Croyez-vous qu'en marchand de paroles saura mieux que moi ce que j'ai à dire, et que je ne me défendrai pas bien moi-même ?

D'HORIAC.

Oui, mon cher Jeannic, je sais parfaitement que vous avez le raisonnement aussi juste et la logique aussi serrée que qui ce soit au monde... Mais vous êtes comme moi, vous n'entendez rien à la chicane... Un avocat trouvera des biais, des excuses, des moyens dilatoires... un avocat vous fera absoudre peut-être, tandis que vous, avec votre belle franchise, vous vous ferez condamner...

JEANNIC.

Et qui vous dit que je veuille de ces biais, de ces excuses ? qui vous dit que je veuille être absous ? qui vous dit enfin qu'ayant encouru la peine, je veuille me soustraire au châtiment ?..

D'HORIAC.

Mais vous n'entendez rien à tout cela, mon cher Jeannic...

JEANNIC.

Il n'y a pas deux manières d'entendre les choses d'honneur, Monsieur... Ma conscience me dit que je dois me présenter au tribunal publiquement, loyalement... franchement et je m'y présenterai... Quel jour appelle-t-on ma cause ?..

D'HORIAC.

Ma's, je vous l'ai dit, je l'ai oublié au milieu des mille affaires qui m'occupent.

JEANNIC.

Soyez assez bon pour me faire savoir le nom et l'adresse de mon défenseur...

D'HORIAC.

Oh ! vous pouvez être tranquille, c'est un de nos premiers avocats.

JEANNIC.

Mais, enfin, où demeure-t-il ? comment s'appelle-t-il ?..

D'HORIAC.

Félicien Daumier, rue Chantereine, n° 10 ou 12.

JEANNIC.

Merci.

D'HORIAC.

Où allez-vous ?

JEANNIC.

Le trouver.

D'HORIAC.

Eh ! mon Dieu ! vous ne le trouverez pas ; je sais qu'il doit être à cette heure à Rouen... pour plaider une grande affaire !

JEANNIC.

Mais, s'il n'est pas chez lui, Monsieur, il a quelque remplaçant, un secrétaire...

D'HORIAC, à part.

Entêté comme un Breton... Celui-là ne dément passon origine !

UN DOMESTIQUE.

L'avocat Daumier est chez le citoyen d'Ho-

riac ; il désire causer avec lui, avant de se rendre au Palais.

D'HORIAN.

C'est bon... imbécille...

JEANNIC.

Que me disiez-vous donc, Monsieur, que M. Daumier n'était point à Paris ?

D'HORIAN.

On me l'avait dit... il aura remis son voyage.

JEANNIC.

Eh bien ! Monsieur, puisqu'il est chez vous, ayez la bonté, je vous prie, de lui demander cette assignation, afin que je sache pour quel jour, pour quelle cause, et devant quel tribunal je dois comparaitre.

D'HORIAN.

Mais que feriez-vous de cette assignation, vous ne savez pas lire...

JEANNIC, s'impatientant.

Je me ferai lire par un autre ce qu'elle contient !

D'HORIAN.

Alors, si c'est comme cela... attendez-moi un instant ici. Je reviens, et je vous la lis moi-même.

JEANNIC.

Monsieur, c'est l'assignation elle-même que je demande, entendez-vous ?

D'HORIAN.

Comment ? mon cher Jeannic, vous défieriez-vous de moi ?..

JEANNIC.

Je ne me défie de personne, et peut-être ai-je tort.

D'HORIAN.

Où !..

JEANNIC.

Mais, je vous l'ai dit, je veux l'assignation.

D'HORIAN.

Puisque vous l'exigez, Monsieur, vous l'aurez.

JEANNIC.

Quand cela ?..

D'HORIAN.

Aujourd'hui.

JEANNIC.

Je l'attends, Monsieur, et si dans une heure elle n'est pas venue, j'irai la chercher partout où elle sera, chez vous comme ailleurs.

(Ils se saluent très froidement ; d'Horian sort.)

SCÈNE VI.

JEANNIC, seul.

Que veulent dire toutes ces tergiversations ? Ce d'Horian sera donc en tout et toujours le même, mystérieux... intrigant !.. J'en ai peur... Quel malheur pour un parti, quand il est forcé de se servir de pareils hommes !

(Il reste un instant en silence, les yeux fixés sur la porte par laquelle est sorti d'Horian, en se passant la main sur le front. Marie ouvre tout doucement sa porte.)

SCÈNE VII.

JEANNIC, MARIE.

MARIE.

Êtes-vous seul, mon père ?

JEANNIC.

Oui, mon enfant...

MARIE.

Et vous ne m'appellez pas ?

JEANNIC.

M. d'Horian me quitte à l'instant même.

MARIE.

Qu'avez-vous ? vous avez l'air tout triste... tout soucieux...

JEANNIC.

Moi ? non, mon enfant, tu te trompes...

MARIE.

Oh ! que je sais bien quand vous avez quelque chose, et que ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire... Tenez, voyez-vous ce pli-là à votre front ?

JEANNIC.

Un baiser dessus, mon enfant, et il disparaîtra.

MARIE.

Vous ne vouliez pas me dire ce que vous avez ?..

JEANNIC.

J'ai peur d'être bientôt forcé de te quitter pour quelques jours...

MARIE.

Vous !

JEANNIC.

Oui, je crois que je vais faire un voyage...

MARIE.

Pour vos affaires...

JEANNIC, avec une certaine amertume.

Non, pour le compte de M. de Saint Breat... Mais rien n'est décidé encore... parlons d'autre chose... Es-tu heureuse ?..

MARIE.

Oh ! oui, bien heureuse !

JEANNIC.

Tu ne veux plus mourir ? Ainsi, tu n'a rien à désirer...

MARIE.

Que voulez-vous que je désire, mon père ; le Comte et la Comtesse sont parfaits pour moi... il y a une si grande différence de ce beau et grand Paris à notre pauvre Bretagne, que je me crois dans un palais de fée... Il n'y a que vous, mon père, qui me rendez triste quelquefois...

JEANNIC.

Moi, mon enfant ? et comment cela ?

MARIE.

Cette solitude à laquelle vous vous condamnez m'afflige.

JEANNIC.

Voyons, enfant, regarde-moi, et ose dire que je suis fait pour le monde... Toi, Marie, tu as tout enfant porté le costume d'une demoiselle... Moi, j'ai toujours été vêtu en paysan... aussi, ces bottes, ces gilets, ces habits me gênent... quoi que je fasse, j'aurai toujours les rudes façons d'un paysan, et non les douces manières du monde ; il faut me renvoyer au milieu de mes pareils, ou me laisser vivre dans la solitude.

MARIE.

Mais tout en vivant dans la solitude, ne pourriez-vous me venir voir plus d'une fois par jour...

JEANNIC.

Si j'étais trop souvent près de toi, mon enfant, je nuirais à tes leçons, ou je troublerais tes plaisirs... car je ne pourrais pas me trouver seul avec toi, comme dans cette heure que je me suis réservée... Quand je te vois au milieu du monde, ma chère Marie, je me dis : Est-il bien possible que cette jeune fille si belle, si élégante, soit la fille du pauvre Jeannic?... et je me mets presque à douter que tu sois mon enfant !... Tandis que quand nous sommes seuls ainsi, que je tiens tes mains dans les miennes, que je baise dix fois dans un instant ton beau front et tes doux yeux... il faut bien que je croie à mon bonheur... car une grande demoiselle ne se laisserait pas embrasser par un pauvre paysan comme moi, si ce pauvre paysan n'était pas son père... Voyons, parlons de toi, de tes études, de tes progrès. As-tu bien travaillé?..

MARIE.

Voulez-vous voir mon album.

JEANNIC.

Oui...

MARIE.

Tenez...

JEANNIC.

C'est charmant ! c'est bien fait ! Qu'est-ce que cette jolie maisonnette...

MARIE.

L'intérieur d'une chaumière.

JEANNIC.

Une chaumière?... ceci?... Mais tu n'as donc pas de mémoire, Marie?... l'intérieur d'une chaumière ne ressemble point à cela... Dans une chaumière, les murs sont pauvres et nus; dans une chaumière, il y a quelques chaises de paille seulement, un bahut, un lit avec des rideaux de serge verte, un Christ au chevet, une carabine à la cheminée... Voilà ce qu'il y a dans une chaumière véritable... Celle-ci, c'est une chaumière de jardin anglais... Cela n'empêche pas que le dessin n'en soit fort joli... Voyons un autre...

MARIE.

Oh ! non pas celui-ci, mon père...

JEANNIC.

Pourquoi pas celui-ci ?

MARIE.

Parce que...

JEANNIC.

Parce que celui-ci n'est pas fait d'après ton maître, mais d'après tes souvenirs... parce qu'au lieu de représenter une riante cabane, il représente un pauvre cimetière... Tu avais tort de ne pas vouloir me le montrer, Marie : j'aime mieux celui-ci que l'autre... Oui, voilà bien la petite église du recteur... voilà le presbytère... puis voilà le champ de mort qui lui sert de jardin... et dans cet angle, sous le cyprès que j'ai planté moi-même... la tombe de ta pauvre mère...

MARIE.

Mon père, mon père, je vous fais du mal !

JEANNIC, la prenant dans ses bras.

Du mal ! toi, mon enfant ! Dis du bien, au con-

traire... Tu me feras une copie en grand de ce dessin, n'est-ce pas?... Je la ferai encadrer, et je la mettrai dans ma chambre...

(Il reste abattu, Marie, après l'avoir considéré un moment, va se mettre au piano.)

MARIE, à part.

Vite, un de nos vieux airs de Bretagne, pour chasser ses tristes pensées.

DEUXIÈME COUPLET.

de la romance du premier acte.

Chante, chante, femme bretonne,
Chante un hymne plein de ferveur,
Car pour le bonheur qu'il te donne,
Du seul chant suffit au Seigneur.
Le vent ne roule plus l'orage,
Le ciel a repris son azur,
Et la barque vers le rivage,
Glisse sur un flot calme et pur.

JEANNIC.

Oh ! c'est bien cela, c'est bien la chanson de la veillée!... Continue...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, à Marie, qui regarde avec hésitation de son côté.

Oui, continue... que je ne te dérange pas, mon enfant, ou je rentre chez moi.

JEANNIC.

M^{lle} la Comtesse.

LA COMTESSE.

Je l'ai entendue chanter, et je la croyais seule; alors, je suis accourue pour savoir s'il était temps de vous rappeler... car je voulais vous parler, Jeannic...

JEANNIC.

A moi ?

LA COMTESSE.

Oui, j'ai à causer avec vous.

JEANNIC.

A vos ordres...

LA COMTESSE.

Tu permets, petite ?

MARIE.

Oh ! Madame, qu'allez-vous lui dire ?

LA COMTESSE.

Tu sais ce que j'ai promis à Fabien; je m'exécute.

MARIE.

Au revoir, mon père...

JEANNIC.

Au revoir, mon enfant chéri !

MARIE.

Oh ! mon Dieu ! que va-t-il répondre ?

SCÈNE IX.

LA COMTESSE, JEANNIC.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Jeannic, que dites-vous de Marie ?

JEANNIC.

Qu'elle est ce qu'elle devait être avec un guide comme vous, un ange!

LA COMTESSE.

Alors, Jeannic, vous reconnaissez bien que j'ai quelques droits sur elle, n'est-ce pas?

JEANNIC.

Mais nous serions d'abominables ingrats, Madame, elle et moi... si ces droits n'étaient pas profondément gravés dans nos cœurs.

LA COMTESSE.

Ainsi, vous admettez qu'il m'est permis de m'occuper un peu de l'avenir de ma chère Marie...

JEANNIC.

Nous allons toucher à une question bien délicate, qui dix fois par jour se présente à mon esprit... et que, chaque fois, j'en écarte avec terreur.

LA COMTESSE.

Vous m'avez devinée... je voulais vous parler d'un établissement convenable pour votre fille.

JEANNIC.

Hélas! M^{me} la Comtesse, vous le savez... la main de Marie n'est plus ni à elle, ni à moi... elle est à un digne et loyal ami... Marie est fiancée à Kernox.

LA COMTESSE.

Regardez-vous donc cet engagement comme sérieux?

JEANNIC.

Ma parole est donnée, et ma parole est chose sacrée.

LA COMTESSE.

Mais ne frémissiez-vous pas à l'idée d'avoir engagé ainsi toute la destinée de votre fille.

JEANNIC.

Hélas! oui, car j'ai appris, depuis, bien des choses douloureuses que j'ignorais, que je voudrais ignorer encore... j'ai appris, par exemple, qu'on pouvait mourir à vingt-huit ans du chagrin d'appartenir à un de ces hommes qu'avant d'avoir vu nos élégans vains et musqués... je regardais comme les rois de la création... oui, j'ai appris tout cela... mais je l'ai appris trop tard!.. Marie était engagée, il me fallait reprendre ma parole, et... et je ne sais qu'un moyen pour que Marie redevienne libre.

LA COMTESSE.

Vous en savez un, Jeannic?

JEANNIC.

C'est de me brûler la cervelle.

LA COMTESSE.

Jeannic, que dites-vous là?

JEANNIC.

Oh! j'y ai déjà pensé.

LA COMTESSE.

Taisez-vous! Jeannic, taisez-vous! vous êtes insensé!

JEANNIC.

Non, je suis malheureux.

LA COMTESSE.

Silence! Si elle vous entendait, la pauvre enfant! vous la feriez mourir de chagrin.

JEANNIC.

Où... vous avez raison... pas un mot de tout

ceci à Marie, M^{me} la Comtesse, je vous en conjure!

LA COMTESSE.

Oh! soyez tranquille.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Pour le citoyen Maucierc, de la part du citoyen d'Horiac.

JEANNIC.

Ah! donnez... je sais ce que c'est... A mon tour, oserai-je vous prier, Madame, de m'accorder une grâce?..

LA COMTESSE.

Laquelle?

JEANNIC.

Je vais partir, et Marie doit ignorer où je serai...

LA COMTESSE.

Vous nous quittez! Et où allez-vous?

JEANNIC.

En prison!

LA COMTESSE.

Vous, en prison?.. Jeannic! Mais qu'avez-vous fait pour aller en prison?

JEANNIC.

Moi, rien... mais en ma qualité de gérant du journal... je réponds de ce que font les autres... Heureusement, Madame, c'est pour un motif loyal et honorable que j'y vais, et il y a certaines époques politiques où la persécution est un titre de gloire.

LA COMTESSE.

Mais, que puis-je faire pour vous?

JEANNIC.

Ce papier, c'est mon assignation... M. d'Horiac n'a voulu me dire ni à quel tribunal j'étais cité, ni pour quel jour était cette citation... Il n'y a donc que vous, Madame, qui puissiez me rendre ce service.

LA COMTESSE.

Donnez, Jeannic.

JEANNIC.

Merçi, Madame.

LA COMTESSE, hésant.

Mais c'est pour aujourd'hui... aujourd'hui même.

JEANNIC.

Pour aujourd'hui? mais c'est impossible!

LA COMTESSE.

« Sixième chambre, Palais de Justice, le mardi cinq frimaire, à l'heure de midi. »

JEANNIC.

Midil.. j'aurai encore le temps. Donnez, Madame, donnez... Ah! ces juges, ils vont donc voir un homme, enfin!.. Je vais donc leur dire en face ce que je pense de ce pouvoir immonde, dont ils sont les instruments! Adieu, M^{me} la Comtesse... Nos ennemis m'attendent, je cours au-devant d'eux... J'ai combattu, j'ai été vainqueur, puisque je les ai blessés... Pour eux la honte!.. à moi le triomphe! Adieu, Madame, adieu!

(Il sort.)

SCÈNE X.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE, entrant.

Qu'y a-t-il donc, madame?... j'ai cru qu'on se querellait. N'ai-je pas entendu la voix de Jeannic?

LA COMTESSE.

Oui. Comme vous le savez, sans doute, il est assigné, et il partait pour le tribunal.

LE COMTE.

Diab! Et furieux, sans doute?

LA COMTESSE.

Non, mais enthousiaste et grand comme toujours... Il est heureux, au contraire, d'offrir sa liberté après avoir donné son sang.

LE COMTE.

Et d'Horiac, est-il prévenu de cet événement?

LA COMTESSE.

Non point, que je sache.

LE COMTE.

Alors, il faut qu'à l'instant même... (D'Horiac paraît au fond.) Ah! le voici...

LA COMTESSE.

Je vous laisse, pour aller m'occuper de la pauvre Marie. (Elle rentre chez elle.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, D'HORIAC.

LE COMTE.

Venez donc, d'Horiac, vous savez que Jeannic est au tribunal.

D'HORIAC.

Oui, je viens de le voir partir... Il a exigé que je lui remisse l'assignation, et je n'ai pu faire autrement.

LE COMTE.

Diab! voilà qui embrouille les affaires.

D'HORIAC.

Au contraire, M. le Comte, elles marchent à merveille!

LE COMTE.

Je ne comprends pas.

D'HORIAC.

Devinez qui j'ai trouvé, en rentrant chez moi... Les envoyés du parti ennemi.

LE COMTE.

Comment! ils sont venus?

D'HORIAC.

A composition, comme je vous le disais... dans une heure, avant une heure, peut-être, le secrétaire intime du citoyen directeur sera ici.

LE COMTE.

Je serai donc ambassadeur!

D'HORIAC.

Oui, M. le Comte, oui... vous serez le représentant d'une grande nation, et pendant que vous ferez les affaires de ce bon peuple... moi, votre dévoué secrétaire... eh bien! je ferai les nôtres par-dessus le marché.

LE COMTE.

D'Horiac!

D'HORIAC.

Et qui sait, un jour viendra peut-être où, comme tant d'autres, nous pourrions dire avec une certaine satisfaction... Nous avons payé notre dette à la patrie... Qui paie ses dettes s'enrichit... Je m'entends.

LE COMTE.

Chevalier, de grâce, pour un instant, trêve à toutes ces railleries, et écoutez-moi. Une chose m'inquiète dans tout ceci.

D'HORIAC.

Et quoi donc, M. le Comte?

LE COMTE.

Mais c'est Jeannic... Jeannic, quand il va savoir pour quelle cause il est assigné... quand il va se trouver en face de ce tribunal, quand il va entendre l'acte d'accusation.

D'HORIAC.

Ne nous occupons pas de Jeannic. Le procureur-général a reçu des ordres positifs... je sais cela par l'avocat! Le moins qui puisse arriver à Jeannic, est d'être condamné à trois mois de prison... Et, selon toute probabilité, il sera décrété d'arrestation séance tenante.

LE COMTE.

D'Horiac, d'Horiac, tout cela est bien terrible... Nous jouons avec le feu, gare à l'incendie!

D'HORIAC.

Bah! Jeannic en prison, ils l'y tiendront bien, soyez tranquille... et il ne sortira pas pour nous venir inquiéter!.. Eh bien! dans huit jours, dans quinze jours, au plus tard... tout est fini, je vous en réponds.

LE COMTE.

Comment? tout est fini!

D'HORIAC.

Oui, vous êtes ambassadeur, vous me prenez pour secrétaire... et quand Jeannic sort, eh bien! nous sommes à notre poste, à cinq cents lieues d'ici. Nous verrons s'il vient nous y chercher!

LE COMTE.

Il en est capable.

D'HORIAC.

Eh bien! alors, nous nous verrons en face... le tout est de ne rien risquer d'ici là; mais après, s'il le faut... je sais être aussi brave qu'un autre. Soyez tranquille, M. le Comte... Seulement, la bravoure est comme toutes les autres choses de la vie, un de ces capitaux qu'il faut savoir placer au meilleur intérêt possible.

LE COMTE.

Eh bien! tenez, l'occasion va s'en présenter: je crois que j'entends la voix de Jeannic.

D'HORIAC.

Je vous demande pardon, l'occasion n'est pas venue, et comme dans ce moment-ci... je ferai une aussi grande sottise de le tuer que de me laisser tuer par lui... vous permettrez, M. le Comte...

JEANNIC, d'en bas.

Où est-il? il est là-haut?.. Bien!

SCÈNE XII.

LE COMTE, JEANNIC, UN DOMESTIQUE.

JEANNIC.

Au salon, dites-vous, avec M. le Comte, au salon... (Il ouvre violemment la porte. Au domestique.) Vous mentez! il n'y est pas.

LE DOMESTIQUE.

Pardon, mais il y était à l'instant même...

JEANNIC.

Allez me le chercher, qu'on me le trouve; il faut que je le voie, que je lui parle.

LE DOMESTIQUE.

Mais, Monsieur...

JEANNIC.

Faites ce que je dis.

(Le domestique sort.)

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Mauclerc?

JEANNIC.

Ce que j'ai ?.. Oui, oui, j'espère que vous l'ignorez; mais, en tout cas, je vais vous l'apprendre.

LE COMTE.

Jeannic, vous le prenez avec moi sur un ton...

JEANNIC.

Dont je vous demande excuse d'avance, M. le Comte; mais il y a des circonstances, dans la vie, où il devient presque impossible de commander à son accent et de mesurer ses paroles; d'ailleurs, je suis pressé, on m'attend.

LE COMTE.

Parlez donc.

JEANNIC.

M. le Comte, quand vous m'avez offert de venir à Paris avec vous, quand vous m'avez proposé de signer le journal dont vous deviez faire les fonds, et que M. d'Horiac devait rédiger... saviez-vous que c'était ma honte qui m'était offerte?.. saviez-vous que c'était mon infamie que vous me proposiez?..

LE COMTE.

Votre honte, votre infamie, Jeannic; mais il n'y a ni honte, ni infamie à défendre des principes, ce me semble... Il n'y a ni honte, ni infamie même à aller en prison pour eux.

JEANNIC.

Non, Monsieur, non, dans aucun pays du monde il n'y a honte et infamie à cela. Mais dans tous les pays du monde, il y a honte et infamie à s'introduire comme un espion dans la vie privée de ses ennemis... mais dans tous les pays du monde il y a honte à calomnier et à diffamer, et il y a double honte, si l'objet de la calomnie, de la diffamation, est une femme, qui ne peut ni se défendre, ni se venger.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

Le citoyen d'Horiac n'est pas chez lui.

JEANNIC.

Je m'en doutais. C'est bien! allez... Voilà cependant ce que l'on a fait, Monsieur, on a calomnié, on a diffamé en mon nom. On a abusé de mon ignorante sécurité... on a spéculé sur ma loyauté stupide... Au lieu de faire de mon nom un drapeau taché de sang, on en a fait un baillon taché de boue... Comprenez-vous, maintenant?

LE COMTE.

Jeannic!..

JEANNIC.

Oh! mon Dieu!.. mon Dieu!.. vous le savez, jamais martyr antique, appelé devant ses juges, ne s'avança le front plus haut, pour confesser sa croyance, que je ne le faisais, moi, dans la pureté de mon âme. Et ce tribunal... ce tribunal... c'était un tribunal infamant... j'ai voulu me dé-

fendre, j'ai voulu parler, j'ai prononcé les mots de principe, de loyauté, ils se sont mis à rire; ils m'ont appelé lâche et impudent!.. Alors, alors seulement, en face de deux cents personnes, en face de deux cents témoins... alors j'ai appris pourquoi j'étais venu là et de quel véritable crime j'étais prévenu... Ils m'ont lu l'acte d'accusation... O honte! honte éternelle... J'ai cru que j'allais devenir fou! Ils ont prononcé le jugement alors! trois mois de prison... Oh! je leur ai dit que ce n'était pas assez pour un pareil crime... Je leur ai demandé où était cette femme que j'avais insultée, je leur ai dit que je voulais implorer son pardon, à genoux... et ils ont cru que j'étais insensé... Puis alors, j'ai pensé qu'avant d'aller en prison il me restait un compte à régler ici... Je me suis élançé hors du tribunal, et me voilà!

LE COMTE.

Jeannic, je suis étranger à tout cela, vous le savez.

JEANNIC.

Oui, je sais que tout cela s'est fait en votre absence... Oh! Dieu me garde qu'il me vienne de pareils soupçons sur un homme qui s'est fait le second père de mon enfant... Non... non, M. le Comte, je vous crois étranger à toutes ces turpitudes... Mais, vous le comprenez, tout pacte politique est rompu entre nous... Je demande, j'exige que mon nom soit effacé à l'instant même de votre journal et n'y reparaisse plus jamais.

LE COMTE.

A l'instant même!.. Mais c'est impossible, Jeannic.

JEANNIC.

Impossible! Monsieur?..

LE COMTE.

Lorsqu'on est encore au service de quelqu'un.

JEANNIC.

Au service!.. Ainsi, j'étais à votre service?..

LE COMTE.

Pardon, Jeannic... Je veux dire...

JEANNIC.

Non, non, M. le Comte, le mot vous est échappé, je l'accepte. Les choses en sont venues au point où j'aime mieux avoir été à votre service que d'avoir été votre associé, votre valet, que votre égal.

LE COMTE.

Jeannic!

JEANNIC.

Eh bien! lorsqu'un valet quitte ses maîtres, il leur donne huit jours pour chercher un remplaçant, c'est juste... Je vous donne huit jours, M. le Comte... pendant huit jours encore, je vous prête mon nom; mais faites-y attention, pendant ces huit jours, plus d'erreurs pareilles! ou bien... ou bien, M. le Comte... malheur! malheur! quel qu'il soit, à celui qui les aura faites... car par l'âme de mon père, je le jure, il les paiera de tout son sang.

LE COMTE.

Quel est ce bruit?

JEANNIC.

Rien, on vient m'arrêter, sans doute. M. le Comte, une dernière grâce,

LE COMTE.

Laquelle, Jeannic?

JEANNIC.

Retenez-les un instant... que j'aie le temps d'embrasser ma fille... Et, surtout... que ma fille ne les voie pas.

SCÈNE XIII.

JEANNIC, MARIE.

JEANNIC, ouvrant la porte.

Marie! Marie! n'est-tu pas là, mon enfant?

MARIE.

Si fait, mon père.

JEANNIC.

Tiens, je revenais justement pour te dire adieu. Ce voyage est plus rapproché que je ne pensais, il faut que je parte.

MARIE.

Et quand cela, mon père?

JEANNIC.

A l'instant même...

MARIE.

A l'instant même!..

JEANNIC.

Oui. Que veux-tu? c'est impossible autrement..

MARIE.

Oh! mon Dieu! qu'avez-vous?

JEANNIC.

Mais, écoute-moi... Es-tu convaincue que je suis prêt à tout sacrifier pour toi, excepté mon bonheur?

MARIE.

Oui, mon père, oui, je suis convaincue qu'il n'y a pas, sous le ciel, de fille plus chérie que moi.

JEANNIC.

Alors, es-tu bien certaine que je ne ferais pas couler une seule de tes larmes, si la nécessité la plus impérieuse ne l'exigeait, n'est-ce pas?

MARIE.

Oh! mon père, vous m'effrayez... Qu'y a-t-il donc?..

JEANNIC.

Il y a, pauvre enfant! qu'à mon retour il faudra me suivre en Bretagne.

MARIE.

Oh!

JEANNIC.

Oui, mon enfant, oui. Je savais que le coup serait rude... mais il fallait te le porter... Ne me prie pas, ce serait inutile... Tu le sais, il y a de ces nécessités que toute la force humaine ne peut vaincre?

MARIE.

Mon père, j'obéirai.

JEANNIC.

Bien! mon enfant, merci... Mais ce n'est pas tout... Tu obéiras... en me dissimulant ta douleur, en me cachant tes larmes, n'est-ce pas? car si je te voyais souffrir... car si je te voyais pleurer, je céderais, peut-être... et si je cédaï, je serais perdu.

MARIE.

Nous partirons, mon père, nous partirons... quand vous voudrez... à l'instant, s'il le faut, je suis prête.

JEANNIC.

Non, c'est moi qui dois partir à cette heure. Marie, ma fille, embrasse-moi.

MARIE.

Mais je veux rester avec vous jusqu'au dernier moment. Mon père, je vèdx au moins vous suivre jusque...

JEANNIC.

Demeure... demeure, reste ici, à cette place, sans t'approcher de cette porte, sans regarder par cette fenêtre... Adieu, ma fille chérie... adieu, mon enfant adorée... adieu! adieu.....

MARIE.

Adieu! mon père!.. Oh! Fabien! Fabien... tout est donc fini pour nous!..

(Marie tombe, accablée, sur un fauteuil; Jeannic, en sortant, montre sa fille au Comte, en la recommandant à sa bonté, et s'éloigne après avoir jeté un dernier regard sur Marie. Le comte s'avance vers la jeune fille, lorsque d'Horiac sort de chez la comtesse avec précaution.)

D'HORIAC, à mi-voix, au comte.

Nous triomphons! Tout est terminé... Le secrétaire particulier du citoyen président le Directoire attend M. le Comte.

LE COMTE.

Enfin!

(La toile tombe au moment où le comte et d'Horiac entrent chez la comtesse.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

Même décor qu'au troisième acte. — Les trois portes du fond sont enlevées pour la fête.

SCÈNE I.

LA COMTESSE; puis LE COMTE, tenant un papier cacheté d'un large cachet rouge, D'HORIAC.

LA COMTESSE, au-dehors.

Marie, je désire que tu assistes à ma fête... Tu viendras... C'est convenu, n'est-ce pas?.. (Aux

domestiques.) Vous, mettez ces fleurs dans les étagères... Vous, veillez à ce qu'entre chaque contredanse on fasse circuler les glaces. Ah! Vincent, dites-moi, a-t-on porté ma lettre au citoyen Fabien?

VINCENT.

Oui, M^{me} la Comtesse.

LA COMTESSE.

Il suffit... Allez.

LE COMTE, entrant avec d'Horiac.

Eh bien! Madame, le citoyen directeur m'a tenu parole; voici ma nomination que je reçois.

LA COMTESSE.

D'ambassadeur à Turin, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Et comment savez-vous cette nouvelle? Je croyais vous l'apprendre.

LA COMTESSE.

Pardon, mais j'ai fait aujourd'hui une visite à une ancienne amie de pension pour laquelle un des directeurs n'a point de secrets, et elle m'a annoncé que votre nomination devait être expédiée aujourd'hui même.

LE COMTE.

Et qu'alliez-vous faire chez elle, M^{me} la Comtesse? Avez-vous, de votre côté, quelque ambassade à solliciter?

LA COMTESSE.

Non, mais je lui avais écrit hier que, puisqu'il y avait trêve entre les parties belligérantes, et que cette trêve était suivie d'une amnistie, il était juste que cette amnistie s'étendît à tout le monde.

LE COMTE.

Je ne vous comprends pas.

LA COMTESSE.

Alors, je vois que j'ai bien fait de me souvenir du pauvre Jeannic, puisque tout le monde l'oublie ici.

LE COMTE.

Jeannic? Vous avez été demander la grâce de Jeannic?..

LA COMTESSE.

Et je crois vous faire plaisir en vous annonçant que je l'ai obtenue. Ce soir ou demain, au plus tard, il sortira de prison.

LE COMTE.

Et qui vous a prié de vous mêler de ces choses, Madame? Comprenez-vous cela, Chevalier?

D'HORIAN.

M^{me} la Comtesse a suivi l'impulsion de son cœur, et je lui fais mon compliment sur sa réussite... cela prouve votre influence, M. le Comte.

LE COMTE.

Oui, c'est très flatteur... Mais réfléchissez-vous aux inconvénients de cette sortie imprévue? D'HORIAN, prenant le comte à part.

Que voulez-vous qu'il en résulte?.. A partir de ce soir, c'est moi qui prends la gérance du journal et qui le signe... Jeannic n'a plus rien à voir dans tout cela... Vous donnez une vingtaine de mille francs de dot à Marie, son père repart avec elle pour la Bretagne, il la marie à M. Kernox, et comme il est probable que nous n'aurons plus jamais besoin ni des uns ni des autres, nous n'en entendrons plus reparler, et tout est dit.

LE COMTE.

Vous voyez les choses, mon cher, d'une façon qui n'appartient qu'à vous.

D'HORIAN.

Eh! le résultat m'a-t-il jamais trompé? Vous avez désiré une ambassade, vous la tenez; vous

avez demandé 100,000 francs pour prix du journal, le caissier est là qui n'attend que votre quittance pour les compter... enfin, vous avez hasardé 40,000 francs, (Tirant un paquet de billets de sa poche.) Les voici en bons à vue sur le Trésor... et les 40,000 francs, en trois mois, ont rapporté 100,000 francs d'intérêt et une ambassade. Que diable! mon cher Comte, vous êtes par trop pessimiste, aussi! et si de pareilles affaires ne vous satisfont pas, ma foi, cherchez un autre courtier... Moi, je ne peux pas faire mieux, je vous en prévient.

LE COMTE.

Allons, allons, j'ai tort; et c'est vous qui avez raison, mon cher Chevalier... Au reste, vous comprenez bien que je ne toucherai pas un sou de ces 100,000 francs: c'est votre part, mon cher.

D'HORIAN.

Faut-il que je vous dise que je m'en doutais, M. le Comte; mais je n'en suis pas moins reconnaissant.

LE COMTE.

Allons signer!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Le citoyen Fabien.

(Fabien entre.)

LE COMTE.

Mon cher Fabien, comme je présume que c'est à votre cousine et non à moi que vous avez affaire... je vous laisse avec elle... Ce soir, nous nous verrons, je l'espère.

FABIEN.

Je crains fort d'être privé de ce plaisir, Monsieur.

LE COMTE.

Toute la privation sera de notre côté, mon cher cousin... Venez, d'Horiac.

D'HORIAN, sortant avec le comte.

Ma foi! savez-vous? J'ai cru qu'il venait nous demander raison de l'article de ce matin.

(Le comte et d'Horiac sortent.)

SCÈNE II.

FABIEN, LA COMTESSE; puis MARIE.

FABIEN, regardant sortir le comte et d'Horiac.

Puis-je savoir, Madame, ce qui me vaut la faveur d'être appelé près de vous?

LA COMTESSE.

D'abord, l'étonnement où je suis de ne pas vous avoir vu depuis trois ou quatre jours.

FABIEN.

Lisez-vous le journal *la Vérité*, Madame?

LA COMTESSE.

Je ne lis aucun journal.

FABIEN.

J'en suis fâché, cousine, car si vous lisiez ce-lui-là, ce qui ne serait pas étonnant, puisqu'il se fabrique dans votre hôtel, vous ne me feriez pas un pareil reproche.

LA COMTESSE.

Toujours votre exagération de principes, Fabien.

FABIEN.

Il n'y a pas d'exagération là-dedans, Ma-

dame. Tant que j'ai cru que le journal du comte entraînait en lice pour soutenir les intérêts du pays contre le gouvernement étrange que les citoyens directeurs font peser sur nous, j'ai applaudi... quand je l'ai vu attaquer l'ennemi commun par des injures et des personnalités, je n'ai pas reconnu là cette guerre loyale de laquelle n'aurait pas dû s'écarter un homme dans la position du comte... Cependant, je n'ai rien dit, et je me suis contenté de me taire... Mais du moment où, après avoir tiré à mitraille sur le Directoire, le comte se retourne et tire à boulet rouge sur nous... Le comte, après avoir été notre allié, après nous être devenu indifférent, nous force à le traiter en ennemi... et je l'avoue, je m'aime pas à me trouver face à face avec mes ennemis sans leur jeter au visage ce que j'ai sur le cœur. Depuis quatre ou cinq jours, le journal du Comte renferme les diatribes les plus horribles contre tout ce qu'il y a d'honorable dans le parti auquel j'appartiens... Mon tour n'est pas encore venu; il est vrai que je n'ai pas lu le numéro d'aujourd'hui... Mais le voilà sur cette table, et si vous permettez...

LA COMTESSE, l'arrêtant.

Allons donc, Fabien! Je vous ai fait venir pour une chose un peu plus importante que pour un article de journal... Il s'agit de votre bonheur et de celui de Marie... Vos querelles politiques vous ont-elles fait oublier votre amour pour elle?

FABIEN.

Mon amour pour Marie, l'oublier! oh! jamais, jamais, cousine!.. Vous êtes notre ange protecteur, je le sais bien... Voyons, qu'avez-vous fait pour nous?

LA COMTESSE.

Je vous ai raconté ma conversation avec Jeannic.

FABIEN.

Et vous m'avez dit que vous l'aviez trouvé inflexible.

LA COMTESSE.

Oui, mais cette inflexibilité tenait à la promesse qu'il avait engagée à Kernox.

FABIEN.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Eh bien! j'ai pensé qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'arranger tout cela et je l'ai employé.

FABIEN.

Lequel?

(Marie entre et écoute.)

LA COMTESSE.

C'était l'époque du retour de Kernox, je lui ai écrit, je lui ai dit toute la vérité.

FABIEN.

Et que vous a-t-il répondu?

MARIE, s'avançant.

Une lettre de Kernox! Mon Dieu! je tremble...

LA COMTESSE.

Lisez, enfans, et soyez heureux!

MARIE.

Voyons, Fabien, voyons.

FABIEN, lisant.

« Mon cher Jeannic, en arrivant en Bretagne, j'apprends que toi et Marie vous êtes partis tous

deux pour Paris. Jeannic, pardonne à ton ami; il a compris que le pauvre pêcheur ne pouvait plus épouser la jeune fille devenue demoiselle. Je te rends donc ta parole, et en te la rendant, crois-le bien, j'évite le malheur pour ta fille et pour moi. Adieu, Jeannic, sois heureux » si tu peux dans la grande ville, mais, crois-moi, « il n'y a de véritable tranquillité que dans notre » Bretagne. KERNOX. »

MARIE.

Oh! quand je te le disais, Fabien, que nos Bretons étaient de nobles cœurs!

FABIEN.

Oh! vous êtes notre ange sauveur!..

LA COMTESSE.

Bon Fabien!

FABIEN.

Maintenant, Marie, tu n'as plus aucun motif pour m'éloigner de ton père... Où est-il?

MARIE.

Mon père est en voyage, Fabien; mais il revient ce soir ou demain matin, au plus tard, à ce que m'a assuré la M^{me} comtesse... et comme vous viendrez ce soir au bal, n'est-ce pas? eh bien! je vous donnerai des nouvelles.

FABIEN.

Marie, écoutez; vous savez si vous voir, vous parler, serrer votre main dans un bal, est un bonheur pour moi... eh bien! cependant, j'aimerais mieux ne pas venir.

MARIE.

Je vous en prie, mon ami, vous ne pouvez refuser cela à moi, à votre cousine... qui, après avoir tant fait pour nous...

FABIEN.

Eh bien! oui, Marie, puisque vous le voulez, oui, je viendrai.

LA COMTESSE.

En ce cas, mon très cher cousin, vous n'avez pas de temps à perdre, si vous voulez danser la première contredanse avec Marie, car huit heures viennent de sonner.

FABIEN.

Dans un instant, je serai de retour.

(Il sort.)

LA COMTESSE, à Marie.

Va, tout ira bien, mon enfant... sois tranquille.

MARIE.

Croyez-vous que mon père consentira, malgré l'opinion de Fabien?..

LA COMTESSE.

Ton père a déjà appris. crois-moi, à estimer les hommes à leur juste valeur... Il appréciera ce que vaut Fabien, et il en fera son second enfant.

(Bruit de voiture.)

UN DOMESTIQUE, entrant.

Pourrais-je dire un mot à Madame?

LA COMTESSE, s'approchant.

Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE, à demi-voix.

Madame m'avait dit de la prévenir si...

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE DOMESTIQUE.

Il est là.

(La comtesse fait un signe, le domestique sort.)

LA COMTESSE.

Marie ?

MARIE.

Madame ?

LA COMTESSE.

Ne devines-tu pas ?

MARIE.

Quoi donc, M^{me} la Comtesse ?

LA COMTESSE.

Regarde !

(Mauciere paraît au fond.)

MARIE, s'élançant vers lui.

Mon père !..

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNIC.

JEANNIC.

Mon enfant ! ma bonne Marie ! C'est un grand présage de bonheur pour moi, sais-tu bien ? que tu sois la première personne que je rencontre.

LA COMTESSE.

Et n'est-ce pas quelque chose aussi, que je sois la seconde, Jeannic ?

JEANNIC.

Oh ! oui, M^{me} la Comtesse, oui... car je vous respecte autant que je l'aime, elle, et ce n'est pas pen dire, allez...

MARIE.

Mon père !..

JEANNIC.

Mais comme tu es belle !.. Qu'y a-t-il donc de nouveau, ce soir, chez vous, M^{me} la Comtesse ? Ces salons illuminés et pleins de fleurs ont un air de fête...

LA COMTESSE.

C'est l'anniversaire de ma naissance, Jeannic ; et comprenez-vous que cette méchante enfant ne voulait point y assister.

JEANNIC.

Comment ? Marie...

MARIE.

Mon père, vous n'étiez pas là ; je ne savais pas où vous étiez. Oh ! j'ai bien pleuré, j'ai bien souffert.

JEANNIC.

Et moi aussi j'ai bien souffert !..

MARIE.

En effet, vous êtes changé, vous êtes tout pâle. Ce voyage a donc été bien fatigant ?

JEANNIC.

Ne parlons plus de cela ; tu le vois bien, nous faisons de la peine à m^{me} la comtesse.

LA COMTESSE, lui tendant la main.

Merci, Jeannic... Aussi, vous voyez que nous l'avons abrégé autant que nous l'avons pu, ce voyage fatal.

JEANNIC.

Je sais tout ce que vous avez fait pour moi, Madame, et croyez que je vous en garde une reconnaissance éternelle.

LE DOMESTIQUE, entrant.

Les invités de Madame commencent à arriver.

LA COMTESSE.

Faites entrer au grand salon ; je cours à ma toilette. Je vous demande pardon, Jeannic, mais je ne puis vous la laisser plus long-temps ; il faut qu'elle m'aide à faire les honneurs. Je suis désolée de vous séparer.

JEANNIC.

Tout de suite ? Madame.

LA COMTESSE.

Demain, elle sera tout à vous. Marie, remplace-moi au salon.

(Elle sort.)

JEANNIC, tristement.

Te quitter déjà !.. Allons... attendons demain.

MARIE.

Demain ?.. Oh ! non pas, je veux vous revoir ce soir. Écoute, bon père, tu vas entrer là, dans ma chambre... et, aussitôt que j'aurai un instant, je m'échappe, et reviens t'embrasser.

JEANNIC.

Chère enfant !

MARIE.

Au revoir, père.

(Il entre dans la chambre.)

SCÈNE IV.

MARIE, D'HORJAC.

MARIE.

Que je suis heureuse ! il n'a pas dit un seul mot de notre départ pour la Bretagne.

D'HORJAC.

M^{me} Marie, permettez-moi de vous faire compliment sur votre toilette ; elle vous va à merveille, et vous fait belle à ravir.

MARIE.

Ce n'est pas ma toilette qui me fait belle, M. d'Horiac, c'est le bonheur... mon père vient d'arriver, et je suis bien heureuse !

(Elle entre dans le grand salon.)

SCÈNE V.

D'HORJAC, seul ; puis FABIEN.

D'HORJAC.

Ah ! le bonhomme vient d'arriver ! diable, diable, si nous ne l'envoyons pas bien vite en Bretagne, c'est quelque mauvaise affaire qui nous tombe sur les bras.

FABIEN, entrant et regardant autour de lui.

Je suis aise de vous rencontrer seul, M. d'Horiac. J'avais à vous parler.

D'HORJAC.

A moi, Monsieur ?

FABIEN.

Oui, à vous... En rentrant tout à l'heure chez moi, j'ai trouvé un ami qui m'attendait, et qui m'a dit qu'il y avait ce matin, dans votre journal, que je ne lis pas d'ordinaire, un article qui me concerne.

D'HORJAC.

Cela est possible, Monsieur : tous les jours on

fait de la polémique, et vous êtes trop haut placé dans la presse pour que votre nom ne se trouve pas, plus souvant que tous les autres, sous la plume des rédacteurs.

FABIEN.

Oui, mais cet article était insultant; on y attaquait, m'a-t-on assuré, mes principes, mon honneur...

D'HORIAN.

J'ai lu le numéro d'aujourd'hui fort superficiellement, Monsieur, et je ne saurais vous dire s'il y a quelque chose de pareil.

FABIEN.

Très bien; mais, comme le voilà... voulez-vous me dire, Monsieur, si je croyais avoir à me plaindre de cet article, à qui je devrais en demander réparation?

D'HORIAN.

Dame! Monsieur, c'est bien simple, à celui qui l'aurait écrit.

FABIEN.

Mais comme, d'ordinaire, on ne signe pas de pareils articles, et que presque toujours les colporteurs sont des lâches, en l'absence de signature, connaissez-vous par hasard quelqu'un qui répondrait pour l'écrivain anonyme?

D'HORIAN.

Il y a, comme vous le savez, le gérant, qui répond de tout et pour tous...

FABIEN.

Quelque misérable, peut-être, à qui on donne 100 louis par an pour aller en prison, et 25 francs par chaque coup de cravache qu'il reçoit.

D'HORIAN.

Vous êtes dans l'erreur, Monsieur. Notre gérant, à nous, est un homme capable de répondre à toute provocation qui lui sera faite, et si vous voulez me permettre de vous donner un bon avis, je ne vous conseille pas de lui en adresser une.

FABIEN.

Quelque spadassin, alors, un maître d'armes en retraite, un prévôt en demi-solde? Eh bien! j'aime encore mieux cela... C'est bien, voilà tout ce que j'avais à vous demander. Merci des renseignements.

(Les deux hommes se saluent. D'Horian rentre.)

SCÈNE VI.

FABIEN, seul, le journal à la main, et regardant s'éloigner d'Horian.

Misérable espèce, qui, pareille aux harpies, souille et avilit tout ce qu'elle touche... serpent insaisissable, qui mord dans l'ombre et s'enfuit après, oh! que je vous reconnais bien là... (Il lit.) « Angleterre... Londres... » Ce n'est point cela. « Armée d'Orient... Le général Bonaparte... » Ce n'est point cela encore... « Le journal la Nation disait hier... C'est ceci, sans doute; oui, voilà mon nom. (Lisant.) Heureusement, cet article est signé Fabien. Or, chacun sait que le citoyen Fa-

bien, tout en professant des principes d'intégrité farouche pour lui-même, est moins sévère pour le reste de sa famille. Sa mère, par exemple, touche une pension du gouvernement. » Ma mère! on attaque ma mère! on trouve étonnant que, veuve d'un colonel mort sur le champ de bataille, ma mère touche une pension qui est le prix du sang de son mari! Oh!.. (Lisant.) « Sa mère, par exemple, touche une pension du gouvernement; et sa sœur, qu'un veuvage précoce a laissé libre, puise à une source encore moins pure. » Ma mère!.. ma sœur!.. Ne pouvant rien dire contre moi, les lâches insultent des femmes. Oh!.. oh! je saurai qui a écrit ces lignes, et celui qui les aura écrites, je le jure, tout son sang m'en répondra.

SCÈNE VII.

FABIEN, LE COMTE; puis JEANNIC et D'HORIAN.

LE COMTE.

Ah! vous voilà, Fabien! Que faites-vous donc tout seul ici?

FABIEN.

Ce que je fais, M. le Comte? Je vais vous le dire: tenez, je cherche le misérable qui a écrit ces lignes dans votre journal. Pouvez-vous me dire son nom, pouvez-vous m'apprendre où il est?

LE COMTE.

Dans mon journal? Que diable dites-vous là, mon cher? Est-ce que je fais le métier de journaliste?

FABIEN.

Le journalisme n'est pas un métier, Monsieur; le journalisme est une mission sainte; il est vrai que cette mission peut tomber audessous des plus ignobles professions, quand on l'exerce comme certaines gens que je connais, et que je châtierai, je vous le jure. En attendant, ce journal est signé d'un nom, ce nom appartient à un individu quelconque. Cet individu, ce Mauclerc, cet infâme bouclier derrière lequel vous vous retranchez tous, habite, dit-on, dans cet hôtel... Où est-il, M. le Comte? Si vous ne voulez pas que, ce journal à la main, j'aille à tous vos commensaux demander, les uns après les autres, lequel porte ce nom maudit... où est Mauclerc... M. le Comte, dites-moi où est Mauclerc...

JEANNIC, descendant la scène.

Qui m'appelle, et que me veut-on?

FABIEN, se retournant.

Est-ce que c'est vous qui vous nommez Mauclerc, par hasard?

JEANNIC, froidement.

Oui, Monsieur.

FABIEN.

Est-ce que c'est vous qui êtes gérant du journal la Vérité, de ce journal?

(Il le lui montre.)

JEANNIC.

Oui, Monsieur.

FABIEN.

Ainsi, c'est vous qui répondez des articles qu'il renferme?

JEANNIC.

Oui, Monsieur, jusqu'à demain.

FABIEN.

Eh bien! vous êtes un lâche, un misérable.

(Il le soufflette avec le journal.)

JEANNIC, bondissant sur lui.

Mon Dieu! pardonnez-moi, si je l'écrase.

LE COMTE, s'élançant et retenant Jeannic.

Que faites-vous?... D'Horiac, à moi!

(D'Horiac accourt. Tous deux tiennent Jeannic. Pendant ce temps, Fabien se retire.)

FABIEN.

Vous avez la main forte, Monsieur. Demain matin, nous verrons si vous avez le cœur aussi ferme... A huit heures, mes témoins seront chez vous.

JEANNIC.

Faites que je ne les attende pas, Monsieur, car j'aurai grande impatience de me trouver face à face avec vous; je vous en réponds.

FABIEN.

Pas plus que moi, je vous le jure.

JEANNIC.

A demain, donc!

FABIEN.

A demain!

(Il sort.)

JEANNIC.

Sans doute encore quelque nouvelle infamie, n'est-ce pas? (Levant les mains au ciel.) Quand donc, mon Dieu! votre tonnerre tombera-t-il sur les véritables coupables!.. Vous êtes les seuls que je connaisse ici, Messieurs; vous serez donc mes témoins, Messieurs, à demain!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

La chambre de Jeannic. — Porte à droite, porte au fond, donnant sur un corridor. Une cheminée à gauche. Au-dessus de la cheminée est un tableau dont parle Jeannic au troisième acte. Une carabine est suspendue à la cheminée. Le chapeau et la veste du Breton sont accrochés à un clou.

SCÈNE I.

JEANNIC, seul.

Sept heures du matin! j'ai encore une heure avant que M. le comte de Saint-Brehat et le chevalier d'Horiac viennent me prendre. Ils régleront tout avec les témoins de mon adversaire. C'est dans l'usage, ont-ils dit! Nous, nous n'aurions plus qu'à nous battre. Tant mieux! pendant cette heure, j'ai le temps d'aller embrasser Marie. (On frappe à la porte à gauche du spectateur.) Qui frappe?..

SCÈNE II.

MARIE, entr'ouvrant la porte; JEANNIC.

MARIE.

C'est moi, mon père.

JEANNIC.

C'est toi, mon enfant? Viens, et moi qui hésitais à passer chez toi, de peur de te réveiller!

MARIE.

Oh! mon père! je n'ai pas dormi de toute cette nuit, j'ai été si inquiète, quand je suis revenue pour vous embrasser, de ne plus vous trouver dans ma chambre. Puis, lorsque j'ai demandé ce que vous étiez devenu, on m'a dit que vous vous étiez retiré parce que vous étiez fatigué, mais cela d'un air si étrange, que je me suis sentie effrayée malgré moi. Avais-je fait quelque chose qui vous eût déplu, mon père?

JEANNIC.

Toi! mon enfant? grand Dieu!

MARIE.

Je ne le savais pas, et je venais vous le demander, moi.

JEANNIC, s'asseyant et l'attirant à lui.

Non, Marie, non, tu es un ange! et c'est moi qui souvent me reproche, ma pauvre enfant, d'avoir pris pour toi des engagements que, j'en ai bien peur, ton cœur ne ratifie pas.

MARIE.

Mon père!

JEANNIC.

Écoute! Souvent je t'ai interrogée sur ta tristesse, et jamais tu n'as voulu répondre. Ton cœur, si confiant envers moi... il y a un point sur lequel il n'a jamais eu le courage de s'épancher. Cette grande douleur de rester en Bretagne, n'avait-elle donc point d'autre motif que la solitude à laquelle ce séjour te condamnait? Voyons, dis-moi: la comtesse, il y a huit jours, m'a parlé d'un mariage.

MARIE.

Vous êtes toujours bon, vous allez au-devant de tous mes désirs. Je venais ici pour vous faire un aveu, et si cependant vous ne m'aviez point encouragée à le faire, jamais je n'eusse osé. Et maintenant encore, oh! mon père, pardonnez-moi.

(Elle se laisse glisser à ses genoux.)

JEANNIC.

Que fais-tu, Marie? Je connais trop ma fille pour craindre que l'aveu qu'elle a à me faire ne puisse se faire qu'à genoux.

MARIE.

Oh! non, mon père, non: c'est un aveu que je puis vous faire tête levée, car je suis sœur de celui que j'aime.

JEANNIC.

Tu aimes donc quelqu'un, pauvre enfant? tu l'aimes, sachant qu'une promesse de moi te lie à un autre, et dans ta confiance filiale en moi et dans le ciel, tu as compté sur un parjure de ma part ou sur un miracle de la part de Dieu.

MARIE.

Mon père, vous n'eserez point parjure, et Dieu a fait le miracle. Kernox renonce à moi, il vous rend votre parole, mon père, vous êtes libre maintenant... (Jeannic se lève; Marie reste à genoux.) libre, devant les hommes et devant Dieu, de faire le bonheur ou le malheur de votre fille!..

JEANNIC.

Et comment sais-tu cela?

MARIE.

Le recteur a écrit en son nom, et il a signé la lettre.

JEANNIC.

Et qui a cette lettre?

MARIE.

Celui qui doit venir, ce matin, se jeter à vos pieds... vous dire qu'il m'aime, qu'il ne peut vivre sans moi, et que nous mourrons tous deux si vous ne consentez à nous réunir!.. Et moi, moi, mon père, je serais morte, je vous le jure, sans vous dire un mot de cet amour, tant que je savais votre parole engagée.

JEANNIC.

Et quel est ce jeune homme?

MARIE.

Un parent de la Comtesse, mon père, qu'elle aime comme un frère, dont vous lui avez bien souvent entendu parler... M. Fabien.

JEANNIC.

Oui, et comme d'un noble jeune homme!.. Mon Dieu! mon Dieu! je te remercie!.. S'il m'arrivait malheur, tu as veillé toi-même à l'avenir de mon enfant!..

MARIE.

Que dites-vous là, mon père? et qu'elles sont ces mauvaises pensées?

JEANNIC.

Rien, rien... parlons de toi, ma fille. Et tu l'aimes donc?

MARIE.

Oh! oui, mon père, je l'aime!.. oh! oui, je l'aime!..

JEANNIC.

Et depuis quand?

MARIE.

Depuis quatre mois.

JEANNIC.

Depuis quatre mois!..

MARIE.

Oui, je l'avais vu en Bretagne... il était venu chez M. de Saint-Brehat, et il est parti le jour même... (Avec embarras.) le soir même de votre arrivée.

JEANNIC.

Allons, mon enfant, rassure-toi, et sois heureuse, sans crainte... car le bonheur est une

chose rare ici-bas, et qu'il ne faut pas troubler. Et tu dis donc que ce jeune homme?..

MARIE.

Va venir, mon père... vous allez le voir. A moins, cependant, qu'il ne lui soit arrivé quelque chose, car hier il devait venir au bal, et je ne l'ai pas vu. Ah! quand vous le verrez, quand vous le connaîtrez, vous l'aimez comme moi... Il promet de tant vous aimer, lui!..

JEANNIC.

Et à quelle heure doit-il venir?

MARIE.

Oh! je ne sais plus... je ne l'ai pas vu hier au soir.

JEANNIC.

C'est qu'à huit heures il faut que je sorte, moi.

MARIE.

Eh bien! mon père, écoutez... Je vais courir chez la Comtesse... peut-être a-t-elle reçu quelque lettre, peut-être sait-elle quelque chose, et je reviendrai aussitôt vous le dire.

JEANNIC.

Attends, mon enfant, j'ai quelque chose à te demander... Dans le numéro du journal d'hier, il y a, à ce qu'il paraît, un article qui a blessé quelqu'un. Je voudrais que tu me lusses cet article, pour que je puisse juger moi-même de la gravité de l'offense.

MARIE.

Oh! mon Dieu! mon père, seriez-vous compromis en quelque chose?

JEANNIC.

Non, mon enfant.

MARIE.

Bien sûr?

JEANNIC.

Sois tranquille.

MARIE.

Et où est ce journal?

JEANNIC.

Je vais te le chercher.

MARIE.

Oh! mon père!..

JEANNIC.

Eh bien! qu'as-tu encore? Il y a un accent de crainte dans tes paroles... Ne m'as-tu donc pas tout dit?

MARIE.

Non...

JEANNIC.

Eh bien! voyons, qu'y a-t-il encore?

MARIE.

Il y a que Fabien est d'une opinion opposée à la vôtre... Fabien est un républicain, et nous avons peur...

JEANNIC.

Mon enfant, j'ai appris à estimer les gens honorables, même chez mes adversaires... et à mépriser les lâches et les intrigans, même ceux de mon parti. J'ai entendu parler de Fabien comme d'un honnête homme. Rassure-toi donc.

MARIE.

Oh! je l'avais bien dit, que vous étiez le cœur le plus noble et le plus loyal qui existât sous le ciel, mon père!.. Oh! qu'il va être heureux! que je suis heureuse!..

JEANNIC.

Attends-moi ici un instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

MARIE, seule.

Oh! mon Dieu! que fait donc Fabien?... Si j'avais le temps d'aller chez la comtesse et de revenir... Oh! oui... (Elle ouvre la porte.) C'est lui! Fabien!... Dieu me l'envoie! Oh! venez... venez...

SCÈNE IV.

MARIE, FABIEN.

FABIEN.

C'est vous, Marie... je vous cherchais. On m'a dit que vous étiez chez votre père, et je suis venu... C'était chose convenue. N'est-ce pas, que j'y devais venir?

MARIE.

Oui; mais ne vous ayant pas vu hier au soir, pourquoi n'êtes-vous pas venu, méchant?... Je vous ai précédé. Oh! vous mériteriez que je ne vous dise pas combien je suis heureuse!.. Fabien, mon père sait tout... mon père consent à tout!.. J'allais vous envoyer chercher.

FABIEN.

Oh! Marie!.. Marie!..

MARIE.

Il est si bon, mon père, que je n'ai eu le courage de lui rien cacher. Il sait que vous êtes d'une opinion opposée à la sienne; mais il vous connaît de nom et il estime votre caractère.

FABIEN.

Oh! mon Dieu! mon Dieu, nous auriez-vous conduits jusqu'ici pour nous abandonner.

MARIE.

Nous abandonner, Fabien! et d'où vous viennent ces tristes pressentimens? pourquoi donc douter de la bonté de Dieu, au moment où Dieu vient de tout faire pour nous?

FABIEN.

C'est que, vous ne l'ignorez pas, Marie, c'est souvent au moment où l'on croit toucher au bonheur que le bonheur nous échappe. Marie, Marie, s'il m'arrivait malheur, un de ces malheurs imprévus, spontanés...

MARIE.

Mon Dieu! Fabien, vous m'effrayez; il est arrivé quelque chose... Au nom du ciel! dites-moi ce qui est arrivé.

FABIEN.

Ce qui est arrivé, Marie? rien, rien, sinon qu'il faut que tu pries le ciel pour nous. Dieu entendra tes prières d'ange, et il fera que nous ne serons point séparés.

MARIE.

Séparés, Fabien! qui pourrait nous séparer, dites-moi? (Le prenant dans ses bras.) Nous, séparés, nous, jamais! jamais!

SCÈNE

LES MÊMES, JEANNIC, ouvrant la porte.

JEANNIC.

Marie! ma fille! dans les bras de cet homme!
(Il s'élançait et l'arrache des bras de Fabien.)

FABIEN, reculant.

Marie, Marie, est-ce que c'est là votre père?

MARIE, épouvantée.

Mon père, c'est Fabien! Fabien, c'est mon père.

FABIEN.

Oh! Marie, cet homme m'a fait une insulte mortelle, et je me bats avec lui.

JEANNIC.

Ma fille, cet homme m'a donné un soufflet, il faut que je le tue.

MARIE, tombant à genoux entre eux deux.

Mon Dieu! mon Dieu!

JEANNIC, tombant sur une chaise.

Malediction sur ceux qui m'enlèvent jusqu'au bonheur de mon enfant.

FABIEN.

Marie! nous sommes perdus.

MARIE, toujours à genoux et tendant les mains tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre.

Mon Dieu! écoutez-moi. C'est à moi, c'est à moi, votre enfant, c'est à moi, votre Marie, d'être l'ange de réconciliation entre vous.

FABIEN.

Jamais! jamais.

JEANNIC.

Marie, tais-toi, je te l'ordonne.

MARIE, embrassant les genoux de son père.

Mon père, ce n'est plus pour moi que je vous prie. Mon Dieu! qu'est-ce que ma vie, à moi? qu'est-ce que mon bonheur, près de votre vie, à vous?... Mais penser que par les mains l'un de l'autre.... Oh! c'est impossible! cela ne sera pas... Dieu ne permettra pas un pareil crime!

JEANNIC, à Fabien.

Monsieur, vous comprenez ce que votre présence ici...

FABIEN.

Oui, Monsieur, et je sors.

MARIE, s'élançant vers Fabien.

Non, non, vous ne sortirez pas, Fabien!.. Fabien, vous êtes le plus jeune, c'est vous qui avez fait la plus grave offense. Fabien, je sais que tout est fini entre nous, mais il n'en est pas moins mon père.

FABIEN.

Marie, l'offense la plus grave est celle qui enlève l'honneur d'une famille... Tant que M. Mauclerc n'a insulté que des femmes isolées, il n'a risqué que la prison; mais du moment où il a eu l'imprudence d'insulter un homme, il a risqué sa vie.

MARIE.

Mais il est impossible que mon père vous ait insulté... car vous me rendrez folle tous deux! Quel motif mon père peut avoir de vous insulter? vous dont il faisait l'éloge tout à l'heure, vous dont il vantait le cœur loyal, le noble caractère.

FABIEN.

Oui, oui, je sais que M. Mauclerc parle plusieurs langages... car il y a deux hommes en lui,

Il y a Jeannic que j'estimais aussi, et il y a Mauclerc que je méprise... Pourquoi n'ai-je pas au plus tôt que ces deux hommes n'en faisaient qu'un.

MARIE.
Taisez-vous ! taisiez-vous !
JEANNIC.

Si fait, Monsieur, parlez, car je commence à comprendre.

FABIEN.
Ah ! vous comprenez ? c'est bien heureux... vous comprenez tout ce que votre conduite a d'odieux, n'est-ce pas ?.. Mais il n'y a que ce qu'il a fait qui puisse excuser ce que j'ai fait, moi, il faut donc que je parle, Marie ?

JEANNIC.
Parlez, parlez, ou plutôt, tiens, Marie, voici le journal où se trouve l'article dont se plaint Monsieur. Marie, lis tout haut cet article.

FABIEN.
Est-ce pour me faire une seconde insulte ?
JEANNIC.

Non, Monsieur ; mais je ne connais pas cet article, et vous comprendrez qu'il faut que je le connaisse, puisque j'en réponds.

FABIEN, montrant l'article à Marie.
Tenez, tenez, le voilà ; lisez.

MARIE, lisant d'une voix émue.
« Heureusement cet article est signé Fabien ; or, chacun sait que le citoyen Fabien, tout en professant des principes d'intégrité farouche pour lui-même, est moins sévère pour le reste de sa famille : sa mère, par exemple, touche une pension du gouvernement, et sa sœur, qu'un veuvage précoce a laissée libre, puise à une source encore moins pure. »

JEANNIC.
Il y a cela ?

MARIE.
Oui, mon père !

JEANNIC.
Il y a cela, signé de mon nom ?

MARIE.
Le journal est signé Mauclerc.
(Elle le laisse tomber.)

JEANNIC.
Pardou, Monsieur, mais si étrange que vous paraissez cette question, ayez, je vous prie, la bonté d'y répondre. Quel motif croyez-vous que puisse avoir le journal que je signe pour vous insulter ?

FABIEN.
Quel motif, Monsieur ?

JEANNIC.
Oui, je vous le demande.
(Il fait un pas vers Fabien.)
MARIE.

Mon père !

JEANNIC.
Laisse-moi ! Tu vois bien que je suis calme.

FABIEN.
Le motif, monsieur, que, venant de se vendre, qu'appartenant au Directoire, il insulte lâchement au compte de ses nouveaux maîtres, ceux qui leur font une gueffe loyale.

JEANNIC.
Ainsi, le journal que je signe est vendu ?

FABIEN.
Vous l'ignoriez, n'est-ce pas ?

JEANNIC.
Répondez-moi comme si je l'ignorais.

MARIE.
Fabien ! Fabien ! mais vous voyez que tout s'explique, ce me semble.

JEANNIC.
Parlez, je vous prie.
FABIEN, avec doute.

Ainsi, vous ignoriez que le journal est acheté par le Directoire ; que l'ambassade de M. de Saint-Brebat est le prix de cette vente ; que M. d'Horiae a touché cent mille francs, et que vous-même, sans doute, n'êtes sorti de prison avant le temps que par suite des conditions de ce traité ?

MARIE.
De prison ! Mon père, vous étiez en prison ?
JEANNIC.

Oui.

MARIE.
Oh !
JEANNIC.

Il y a bien d'autres hontes que celle-là, à ce qu'il paraît. Mais, sois tranquille, mon enfant, nous laverons tout en même temps. (A Fabien.) Vous avez eu raison, Monsieur : l'insulte qu'on vous a faite est lâche et infâme. Vous avez eu raison de vous en tenir pour mortellement offensé ; vous avez eu raison, enfin, d'en tirer la vengeance que vous en avez tirée.

FABIEN.
Que dit-il ?
JEANNIC.

Je dis qu'à votre place j'aurais agi comme vous ; je dis que j'ai dû vous paraître coupable, et que je l'étais. en effet, puisque j'ai sanctionné par mon nom de pareilles infamies ; je dis enfin que Jeannic vous demande pardon pour Mauclerc.

FABIEN.
Oh ! mon Dieu !

JEANNIC.
Et vous savez bien que ce n'est point par lâcheté, car on connaît Jeannic ; on sait que de quelque côté que la mort le menaça, son œil n'a jamais sourcillé en face d'elle. Eh bien ! je vous le répète, Monsieur, je vous demande pardon.

FABIEN, étonné.
Monsieur !

MARIE, étonnée.
Mon père !

JEANNIC.
Maintenant, ma fille, tu es tranquille, n'est-ce pas ? Tu sais qu'il ne se passera plus rien entre Monsieur et moi. Ma fille, rentre chez toi ; bientôt Fabien ira t'y chercher ; mais j'ai besoin de rester un instant seul avec lui.

MARIE.
Mon père, vous me promettez...

JEANNIC.
M. Fabien, faites-moi l'honneur de me donner la main pour rassurer cette enfant.

(Fabien lui donne la main.)

MARIE.
Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! faites maintenant de moi tout ce que vous voudrez !

JEANNIC.

Dieu fera de toi une femme heureuse, Marie, je l'espère. Va.

MARIE, joignant une dernière fois les mains.
Fabien ! mon père !

JEANNIC.

Va, mon enfant !

(Marie sort.)

SCÈNE VI.

JEANNIC, FABIEN.

FABIEN.

Maintenant, Monsieur, que nous sommes seuls, m'expliquerez-vous...

JEANNIC.

L'explication va vous être donnée, Monsieur, claire, nette, précise. Je ne vous demande qu'un dernier acte de complaisance... (Écoutant et s'assurant que quelqu'un s'approche.) Ce sont eux... Entrez dans ce cabinet, et ne perdez pas un mot, je vous prie, de tout ce qui va se passer.

FABIEN.

Je vous obéis, Monsieur. Après les torts que je commence à craindre d'avoir eus envers vous, je n'ai que ce moyen de vous prouver mes regrets.

JEANNIC.

Allez, Fabien. Je vous connais déjà ; tout à l'heure vous me connaîtrez, vous... (Fabien entre dans le cabinet. Jeannic regarde la pendule. Il va à la porte latérale qu'il ouvre, celle en face, par laquelle est sortie Marie.) Venez, Messieurs, je vous attendais.

SCÈNE VII.

JEANNIC, LE COMTE, D'HORIAC, FABIEN, dans le cabinet.

LE COMTE, entrant et voyant que Jeannic ferme la porte à la clé derrière lui et d'Horiac.

Que faites-vous, Jeannic ?

JEANNIC.

Rien, M. le Comte ; je m'assure qu'on ne viendra pas nous déranger.

LE COMTE,

Eh bien ! nous quittons les témoins de votre adversaire...

D'HORIAC, déposant une boîte à pistolets et deux épées sur une chaise.

Oui, tout est arrangé à votre plus grand avantage : la rencontre aura lieu dans une heure, au bois de Vincennes, et vous avez le choix des armes. Ainsi, mon cher Jeannic, vous êtes bien tranquille : avec votre courage, votre sang-froid, et la manière dont, grâce à moi, vous tirez maintenant l'épée et le pistolet, Fabien est un homme mort !

JEANNIC.

Ainsi mon adversaire se nomme Fabien ? Pardon, M. le Comte, mais ce jeune homme n'est-il pas un peu votre parent ?

LE COMTE.

Oui, par ma femme ; aussi j'ai fait, moi, tout

ce que j'ai pu pour arranger l'affaire. Je ne vous dissimulerai pas, mon cher Jeannic, que je vois ce duel avec grand-peine. Mais les témoins ont été intraitables ; ils voulaient des excuses...

D'HORIAC.

Des excuses ! quand c'est ce drôle qui vous a souffleté !

JEANNIC.

Peut-être avez-vous été un peu trop exigeant sur le point de mon honneur, Monsieur. Il me semble que, dans tous les cas, les excuses sont dues par celui qui a eu le premier tort. Il est vrai que je suis un paysan, et que je ne connais rien aux règles de l'honneur telles que vous les avez faites, vous autres gens des villes.

D'HORIAC.

Est-ce que vous faibliriez, mon cher Jeannic ?

JEANNIC.

Non ; mais comme on dit : la nuit porte conseil, et j'ai réfléchi que le duel était une singulière façon de venger son honneur.

LE COMTE.

Eh bien ! que vous disais-je tout à l'heure ?

D'HORIAC.

Il n'y a cependant, vous en conviendrez, dans certains cas, que ce seul moyen ; lorsque les lois sont impuissantes pour nous donner réparation, il faut bien nous la faire nous-mêmes.

JEANNIC.

C'est donc votre avis, Monsieur ?

D'HORIAC.

Entièrement.

JEANNIC.

Vous êtes plus savant que moi sur cette matière ; mais cependant il me semblait que c'était une chose terrible devant Dieu, que de jouer ainsi l'existence d'un homme ; car, enfin, avec mon courage, mon sang-froid et mon adresse, comme vous le dites vous-même, je suis sûr de la vie de mon homme.

D'HORIAC.

Eh bien ! mais tant mieux.

JEANNIC.

Et vous n'avez pas peur que cela ne ressemble à un assassinat ?

D'HORIAC.

Ah ! que vous avez d'étranges préjugés, mon cher ! Est-ce que vous faisiez ces réflexions en Bretagne, à chaque coup de fusil que vous tiriez sur les bleus ?

JEANNIC.

Alors, c'était autre chose ; je me battais pour une conviction ; je pensais que le bien de mon pays était intéressé à la lutte ; alors je ne connaissais pas les hommes, j'avais foi en eux, je ne savais pas que leurs paroles n'étaient qu'un bruit, leurs sermons qu'une formalité, leur conscience que le masque de leur intérêt ; et, d'ailleurs, c'est justement, Monsieur, parce que j'avais fait mes preuves, qu'il me semblait qu'en pareille circonstance je pouvais être moins sévère qu'un autre, et quand je me trouvais en face d'un homme dont j'avais pitié, que ce sentiment me vint de la faiblesse ou de la bassesse de mon adversaire, il me semblait que, sûr de mon coup comme je le suis, je pouvais faire grâce à cet homme ! et que ce serait une sainte et charitable chose que d'agir ainsi ; et qu'au

jour du jugement dernier, je me présenterais seul hardiment devant le juge éternel, voilé par mon pardon que couvert de son sang !

LE COMTE.

Jeannic, Jeannic, vous êtes véritablement un noble cœur.

D'HORLAC.

Où, mais avec ce noble cœur il n'osera plus se montrer nulle part, car partout où il se montrera, on dira qu'il a eu peur !

JEANNIC.

Il me semble cependant, Monsieur, que là où l'on dira : « Voilà Jeannic, qui dans la guerre de Bretagne a eu affaire aux meilleures troupes de la république, c'est-à-dire aux plus braves soldats du monde, et qui n'a pas eu peur ; voilà Jeannic qui, dans une tempête, lorsque pas une âme humaine n'osait aller au secours des malheureux naufragés, s'est jeté dans une barque, seul contre les vagues, contre les vents et contre le tonnerre, qui les a sauvés, et qui n'a pas eu peur ; voilà Jeannic, enfin, qui dans un incendie, quand les murs s'ouvraient, quand les poutres croulaient enflammées, quand un père et une mère s'arrachaient les cheveux appelant leur unique enfant qu'ils avaient abandonné dans son berceau, et qu'ils n'osaient aller reprendre ; voilà Jeannic, qui, au milieu des flammes, a été disputer à la mort cette pauvre petite créature humaine, qui l'a rapportée à ses parents qui la pleuraient déjà, et qui n'a pas eu peur. » Il me semble cependant, Monsieur, qu'on ne pourra pas dire qu'en face d'un homme, d'un homme qu'il était sûr de tuer, ce même Jeannic, qui avait bravé les balles des soldats, les vagues de la mer, les flammes de l'incendie, il me semble qu'on ne pourra pas dire que ce même Jeannic a eu peur.

D'HORLAC.

Et cependant on le dira, Monsieur, car on vous a fait une de ces insultes qui, aux yeux des hommes, ne se lavent que dans le sang !..

JEANNIC.

Vous avez raison, on m'a fait une insulte infâme, abominable !.. une insulte que tout le sang de celui qui me l'a faite suffira à peine à laver... Vous avez raison, j'étais un insensé, j'étais un fou, j'étais un lâche de songer à pardonner une pareille injure à un pareil homme, vous avez raison... L'épée à la main ! M. d'Horiac !.. l'épée à la main !..

(Il saute sur les épées.)

D'HORLAC.

Comment ! moi ?.. moi ? l'épée à la main !.. c'est à moi que vous vous en prenez ?..

JEANNIC.

Et à qui donc voulez-vous que je m'en prenne ?.. Qui est venu me chercher au fond de la Bretagne ? qui a inspiré au comte cette fatale idée de mettre son argent et son honneur dans une basse spéculation ? qui a vendu ? qui a traité ? qui a trahi, non pas de son honneur, car il n'en avait plus, mais du mien ? qui, pendant que je venais de perdre ma liberté sur une calomnie passée, a risqué ma vie sur une calomnie nouvelle ? qui, enfin, m'a fait la véritable injure ? qui, enfin, a versé sur moi la véritable tache ? c'est vous ! Monsieur !.. c'est vous ! vous

seul !.. Et comme vous l'avez dit : Attendu que je suis l'insulté, et que l'insulté a le choix des armes... eh bien !.. je choisis l'épée !.. Défendez-vous donc, Monsieur !.. défendez vous !.. Voyons, mon maître, si j'ai bien profité de vos leçons !..

LE COMTE.

Mais, Jeannic, que faites-vous ?.. Ici, dans cette chambre !..

JEANNIC.

Oh ! M. le Comte !.. Remerciez Dieu de ce qu'un de ses anges étend son aile entre vous et moi... Oh ! M. le Comte !.. remerciez Dieu que ma vengeance s'arrête à cet homme !.. Et croyez-moi, tenez-vous là... simple témoin... immobile muet... sans dire une parole, sans faire un pas... Oh ! n'allez pas bouger, M. le Comte... Allons ! M. d'Horiac, allons !..

D'HORLAC.

Mais, nous n'avons qu'un témoin, Monsieur, et cela rend le duel impossible... Tout duel qui n'a pas deux témoins est réputé par la loi assassinat !..

JEANNIC, ouvrant la porte du cabinet.

Vous avez raison, Monsieur... A moi ! Fabien !.. à moi !..

FABIEN, se précipitant.

Oh ! Monsieur !.. oh !.. mon père !.. que d'excuses !..

LE COMTE et D'HORLAC.

Fabien !..

JEANNIC.

Où, voilà mon témoin... Nous avons chacun le nôtre, maintenant, M. d'Horiac... en garde ! ou je vous coupe la figure avec mon épée !..

D'HORLAC.

Eh bien ! puisque vous le voulez...

JEANNIC.

Allons donc, Monsieur... on a bien de la peine à vous décider...

(Combat de quelques secondes. D'Horiac, blessé à mort, tombe.)

D'HORLAC, jetant un cri.

Ah !..

JEANNIC.

Dieu est juste, Messieurs !.. Vous avez été témoins... Ai-je fait en homme loyal ?

FABIEN.

Oui, oui.

JEANNIC.

C'est tout ce qu'il me faut. (Il sonne, et remet la clé au comte. A lui-même.) Il y a peut-être encore moyen de lui sauver la vie, quoique j'aie senti le coup entrer bien avant...)

(Pendant ce que dit Jeannic, le comte et Fabien soutiennent d'Horiac. Deux domestiques paraissent au fond, et l'emportent. Le Comte sort. Jeannic regarde son épée, qu'il tient encore ; il y voit du sang, et la jette avec dégoût. Il reste un instant absorbé. Fabien s'approche, et lui prend la main.)

SCÈNE VIII.

JEANNIC, FABIEN.

JEANNIC.

Est-ce ainsi que je devais faire, Fabien ?

FABIEN.

Oh ! oui, oui...

JEANNIC.

Il y avait une tache sur mon nom, aux yeux du monde, cette tache est lavée. Fabien, tu m'as demandé ma fille, ma fille est à toi. Va me la chercher, que je l'embrasse...

FABIEN.

Mon père !..

JEANNIC.

Va...

SCÈNE IX.

JEANNIC, seul ; puis FABIEN et MARIE.

(Il met bas son habit, reprend la veste du Breton, le chapeau et la carabine. L'orchestre reprend jusqu'à la fin l'air de la romance.)

Me voilà tel que j'aurais toujours dû rester.

Mon Dieu ! détournez les yeux de ces trois mois de ma vie.

FABIEN et MARIE.

Mon père !..

JEANNIC.

Mes enfans !..

MARIE, en voyant son costume.

Nous quittez-vous ?.. Mon Dieu ! que signifie...

JEANNIC.

Je retourne en Bretagne, mon enfant... dans ma Bretagne, que je n'eusse jamais dû quitter !.. J'y retourne heureux, puisque je te laisse heureuse !..

MARIE.

Loin de vous, mon père !..

JEANNIC.

Dieu a dit à la femme : « Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton époux. » Fabien, tu la reconduiras dans les bras de ta mère... C'est ta femme que je confie à ta loyauté.

FABIEN.

Oh ! mon père ! soyez tranquille.

JEANNIC.

Et si jamais les révolutions te proscrivent, Fabien... si un danger menace ta tête, à quelque opinion que tu appartiennes, souviens-toi qu'il te reste un asile inviolable sous le toit de Jeannic-le-Breton !..

FIN.